

Suisen

Aki Shimazaki

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Aki Shimazaki

Suisen

roman



LEMÉAC/ACTES SUD

Aki Shimazaki

Suisen

roman

LEMÉAC/ACTES SUD

Leméac Éditeur remercie le Conseil des arts du Canada, la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Québec (Gestion SODEC) du soutien accordé à son programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette œuvre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© LEMÉAC, 2016
ISBN 978-2-7609-1292-2

© ACTES SUD, 2016
pour la France, la Belgique et la Suisse
ISBN 978-2-330-07212-4

Imprimé au Canada

Suisen

Je me regarde dans le miroir sur la porte de l'armoire.

J'examine ma cravate à rayures jaunes en soie de qualité. Elle me va très bien, même si la couleur est inhabituelle pour moi. C'est un cadeau que Yuri K. m'a offert l'année dernière pour mon cinquantième anniversaire. Cette actrice est ma maîtresse préférée.

Ma montre indique six heures vingt-cinq. Bientôt, je dois aller chercher ma fille à sa résidence universitaire. Ce soir, elle m'accompagne à une réception des productions H., dont Yuri sera la vedette. Celle-ci a récemment gagné un prix prestigieux pour son rôle de belle-mère dans le film intitulé *Ne me quitte jamais, maman !* Yuri n'a pas encore rencontré ma fille. Elle sera surprise par sa présence.

J'ai hâte de retrouver mon amante, que je n'ai pas pu voir ces deux derniers mois. Elle était à Okinawa pour le tournage de son prochain film. Cette longue absence m'a beaucoup frustré et m'a fait me rendre compte à quel point son corps sensuel pouvait me manquer. Après la réception de ce soir, je lui proposerai de passer la nuit à notre *love-hotel*^[1] habituel. Elle sera ravie.

Yuri est une femme au sommet de sa beauté. Je suis fier de l'avoir comme maîtresse, mais je suis aussi jaloux des acteurs qui jouent avec elle, particulièrement les jeunes. Après des années de carrière, elle a finalement réussi à obtenir ce prix. Persuadé qu'elle deviendrait un jour une vedette, je l'ai aidée financièrement, surtout au début de notre relation. C'est moi qui l'ai présentée au président des productions H., un de mes clients importants. Elle me doit tout. J'espère qu'elle restera célibataire le plus longtemps possible, mais même si elle se marie, nous poursuivrons notre relation amoureuse.

Un instant, je relis la carte d'invitation adressée à « Monsieur et madame Kida ». Mes lèvres se crispent.

Yuri n'a jamais vu ma femme et elle n'a pas du tout envie de la connaître. En recevant cette carte, je l'ai appelée sur son portable alors qu'elle était toujours à Okinawa. Je lui ai demandé : « Pourquoi à ma femme aussi ? Tu sais bien qu'elle n'aime pas les partys. » Yuri m'a répondu : « Mon producteur vous l'a envoyée. Ce n'est qu'une formule de politesse. Tu peux venir avec n'importe qui, ou bien tout seul. » Je l'ai taquinée d'un ton badin : « Tu ne serais pas contente si je m'y montrais avec ma femme. »

La réception commence à sept heures. Il faut que je parte

maintenant. En enfilant ma veste, j'entends sonner mon téléphone portable. C'est ma fille Yôko. Je lui demande sans préambule :

— Es-tu prête ?

Elle répond d'un débit rapide :

— Oui, papa ! Je suis excitée de rencontrer Yuri K. Elle a magnifiquement joué son rôle de belle-mère. J'ai adoré le petit garçon. Il était excellent aussi !

— Tu as aimé ce film ?

— Bien sûr ! Et toi, papa ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Non ? Comment ça ?

— D'abord, le titre ne me plaît pas. *Ne me quitte jamais, maman* ! C'est trop sentimental.

Ma fille rit. Sa bonne humeur me rend joyeux. Je m'exclame :

— Je suis content que tu sortes enfin avec moi !

Sa mère est au courant de la réception de ce soir. C'est elle qui lui a demandé de m'accompagner à sa place. Yôko poursuit :

— Je ne peux pas rater une telle occasion. Yuri K. est maintenant une actrice très célèbre. Comment as-tu fait sa connaissance ?

Malgré moi, je souris :

— C'est l'amie d'un de mes clients. Grâce à moi, elle a pu rencontrer le président des productions H. Les deux me doivent leur succès. Nous serons bien traités ce soir.

Elle me coupe :

— Dépêche-toi, papa ! Je t'attendrai à l'entrée de la résidence.

Je me hâte d'ajouter :

— Apporte l'appareil photo...

Yôko raccroche avant que j'aie pu finir ma phrase. Cela m'agace. Je voudrais qu'à la réception elle prenne de belles photos de Yuri et moi. Elle a un appareil de bonne qualité, que je lui ai récemment acheté.

La maison est totalement silencieuse. La tranquillité me met toujours mal à l'aise. C'est samedi.

Ma femme passe ce week-end à la campagne. Mon fils Jun, le cadet de Yôko, est sorti voir un film avec ses cousins, le fils et la fille de ma demi-sœur Aï. Après, il dormira chez eux, et demain il rentrera comme

d'habitude dans l'après-midi. Je n'aime pas que Jun aille chez Aï. Néanmoins, je le laisse faire, car j'aime encore moins qu'il flâne dans la ville la nuit avec ses copains que je ne connais pas.

Je me regarde de nouveau dans le miroir.

La veste bleu foncé, la chemise blanche et la cravate à rayures jaunes me vont à merveille, surtout la cravate. Yuri sera enchantée. En touchant ma joue bien rasée, je prévois une charmante photo de nous, comme un couple parfait.

Tout à coup, j'aperçois quelques cheveux gris sur ma tempe gauche. J'examine de près : « Ce n'est pas vrai... » Je me rappelle mon père, décédé à l'âge de soixante et un ans. Sa chevelure est restée noire jusqu'à la fin. À mon âge, ce ne serait pas drôle d'avoir la tête blanche. En caressant mes cheveux, je murmure : « Mieux vaut être chauve. »

J'éteins la lumière et sors de ma chambre. Le silence m'étouffe.

Je descends l'escalier. Soudain, l'image de Sayoko surgit dans mon esprit. Je me fige sur le palier du milieu. C'est une fille avec qui j'étais sorti jusqu'à la veille de mon mariage. Elle fréquentait un lycée du soir en travaillant le jour dans une boutique de légumes. J'avais complètement oublié son existence.

Sayoko m'avait elle aussi donné une cravate. Je me souviens qu'il y avait des fleurs de *suisen*^[2] imprimées sur le tissu bleu foncé, de même couleur que ma veste d'aujourd'hui. Gêné par ce motif féminin enfantin, et en plus par le tissu bon marché, je ne l'ai jamais portée. J'ai dû l'égarer quelque part.

À l'entrée, je mets mes souliers noirs les plus chics. J'éteins la lumière. Dans l'obscurité, je suis encore dérangé par le souvenir de Sayoko. Le visage rieur, sans soucis, comme celui d'une enfant protégée et heureuse. Ses paroles me reviennent : « Gorô, tu es un enfant blessé. » Spontanément je secoue la tête pour chasser ces pensées.

En sortant de la maison, je me force à penser à Yuri, actrice splendide et célèbre, tout à fait digne de mon statut de président.

1 *Love-hotel* : hôtel où on peut réserver une chambre à l'heure ou à la nuitée pour avoir des relations intimes.

2 *Suisen* : narcisse.

Ma vie va très bien en général.

Je suis le président du *sakaya*^[3] Kida, une société qui importe des alcools de toute première qualité et distille en outre un whisky renommé. Nous avons plus de trois cents employés. Nos affaires se portent bien, malgré la récession. Je compte garder ce poste jusqu'à un âge avancé, ce qui est le plus important pour moi et aussi le mieux pour cette société.

Mes parents ne sont plus de ce monde. S'ils vivaient, mon père aurait quatre-vingt-un ans, et ma mère, soixante-seize ans. Celle-ci est morte d'un cancer de l'utérus alors que j'avais trois ans. Un an plus tard, mon père s'est remarié et continuait de travailler énergiquement avec sa nouvelle femme. Mais à l'âge de soixante et un ans, il est mort d'une crise cardiaque.

Ma belle-mère a maintenant quatre-vingts ans. Active et ambitieuse, elle tient toujours à être administratrice.

L'entreprise a été fondée par mon grand-père paternel ici, à Nagoya, peu après la fin de la guerre. Au début, ce n'était qu'une petite boutique de bière et de saké. Plus tard, il s'est mis à vendre en gros aux organisateurs d'événements comme les grandes fêtes régionales autour de Nagoya. Ses ventes montaient en flèche. Ensuite, il a commencé à importer des liqueurs européennes de premier ordre. Il les emballait dans des boîtes raffinées pour offrir en cadeau, ce qui avait beaucoup de succès.

Mon père, l'unique garçon de la famille Kida, a naturellement succédé à mon grand-père. Il avait des idées originales l'une après l'autre, et l'entreprise a pris de l'expansion. C'est lui qui a lancé la distillerie de whisky. Le nombre d'employés a rapidement augmenté. Étant aussi le seul fils de la famille, il était normal pour moi de devenir le président. Après avoir étudié le commerce, j'entrai officiellement dans la société.

Lorsque mon père a eu soixante ans, je lui ai demandé de me préparer à lui succéder. Il m'a répondu : « Tu n'as que trente ans. Attends un peu. » Un an plus tard, il est décédé et, depuis lors, je suis à la tête du *sakaya* Kida.

Sa mort subite m'a troublé. Ce n'était pas à cause de son départ prématuré ni de mon âge précoce pour devenir le chef de la société. Je redoutais que mon père eût désigné dans son testament quelqu'un

d'autre que moi comme successeur – sa deuxième femme par exemple, qui était son associée depuis leur mariage. Dans ce cas, il aurait été possible qu'elle transmette un jour la présidence non pas à moi, mais à sa propre fille Aï. Je n'aurais jamais supporté une telle situation.

À cette époque-là, il y a vingt ans, Aï avait vingt-six ans. Mère de deux enfants, elle travaillait aussi chez Kida, dans la section du planning. De son vivant, mon père la chérissait. Il répétait : « Aï est intelligente et brillante comme sa mère. Elle a toujours de bonnes idées comme son grand-père. » Quand une rumeur a couru qu'il la considérait comme son futur successeur, je suis devenu furieux. C'est pourquoi je lui avais demandé de me préparer dès lors à le remplacer.

Après les funérailles, on a appris que ma belle-mère héritait de la moitié des actions du *sakaya* Kida et que le reste était également divisé entre Aï et moi. Selon l'avocat, le testament respectait la loi et était tout à fait conforme.

Je craignais que ma belle-mère ne prenne la tête de la compagnie. Pendant qu'elle réfléchissait à l'avenir, j'ai essayé de la convaincre.

— Je suis le seul fils, c'est moi qui dois avoir le titre de président et plus de la moitié des actions.

Elle m'écoutait en silence. J'ai insisté sur l'importance que l'image de la société soit associée à mon prénom masculin : la mentalité du Japon, en particulier à Nagoya, est très conservatrice et peu favorable aux femmes d'affaires. Elle hésitait. J'ai répété :

— Aie confiance en moi. Je travaillerai plus fort que jamais.

Enfin, elle a répondu :

— Tu as raison, Gorô. L'important, c'est la stabilité de notre société. Tu pourras prendre le poste de président. Nous nous entraiderons, comme l'ont fait ton père et ton grand-père, pour que le *sakaya* Kida prospère.

J'ai été soulagé. Néanmoins, elle a gardé la moitié des actions.

Pendant ces vingt dernières années, elle a toujours été coopérative. Les ventes de notre whisky maison ont commencé à augmenter. Le nom et l'image du *sakaya* Kida sont devenus plus solides que jamais.

Chez moi aussi, tout va très bien.

Mon fils Jun, dix-huit ans, est en dernière année de lycée. C'est le futur héritier du *sakaya* Kida. Il entrera à l'université l'année prochaine. Il n'a pas encore choisi son programme, mais je lui conseille fortement l'économie ou le commerce. Il va d'abord me seconder, et quand je prendrai ma retraite, il me succédera. J'espère qu'il aura autant d'envergure que moi.

Ma fille Yôko est en troisième année d'université, suivant un programme de musique classique et piano. Douée pour les langues, elle parle bien l'anglais et l'espagnol. Belle et intelligente, elle a déjà de nombreuses offres de *miai*^[4]. Tous les candidats sont issus de bonnes familles. Je choisirai un gendre digne de notre nom.

D'un autre côté, Yôko a un caractère trop fort, très différent de celui de son frère cadet. Je souhaiterais qu'elle soit plus féminine. Heureusement, elle ne s'intéresse pas aux affaires de la société. Depuis l'année dernière, elle habite à la résidence universitaire. J'espère qu'elle ne sort pas librement avec des garçons, comme les autres filles de sa génération.

Ma vie conjugale aussi se déroule bien. Ma femme doit être heureuse avec moi : riche, gentil et généreux. Nous vivons ensemble depuis vingt-trois ans sans problème particulier. Elle n'est pas au courant pour mes maîtresses. Peu importe. Pour moi, ces relations extérieures ne sont que des aventures. Je n'ai pas l'intention de divorcer, quoi qu'il arrive. Le divorce, c'est la honte.

Je suis sensible à la beauté. En ce moment, à part l'actrice Yuri, j'ai une autre maîtresse, O., une veuve. J'ai l'habitude d'en garder toujours au moins deux. Je n'en ai pas mauvaise conscience. C'est la prérogative des hommes virils et de pouvoir. Il faut en profiter. J'ai besoin de maîtresses afin que notre mariage reste stable.

Je fréquente beaucoup de gens du monde, en particulier des célébrités : acteurs, écrivains, journalistes, politiciens. Nous nous rencontrons dans des bars ou des partys. Je joue régulièrement au golf avec eux. Ce sont des relations publiques, indispensables pour l'entreprise. C'est bien que je sois naturellement sociable.

Je suis également bon organisateur de réunions. Les gens avec qui je prends contact refusent rarement. Chaque année, j'invite d'anciens camarades de primaire, de collège et de lycée. J'aime notamment les retrouvailles de l'école primaire T., qui d'ailleurs existe toujours dans la petite ville où j'ai grandi. J'ai commencé ces activités l'année où je suis devenu président. Tout le monde admire mon succès et apprécie ma générosité.

Ainsi, je mène une vie satisfaisante. Ce sera parfait quand ma belle-mère se retirera complètement de l'administration en me passant ses actions afin que je sois majoritaire.

3 *Sakaya* : magasin ou marchand de spiritueux.

4 *Miai* : rencontre arrangée en vue d'un mariage.

Il fait déjà noir. La pluie commence à tomber.

Moi et ma fille arrivons à l'hôtel N., où a lieu la réception des productions H. Je tressaille de joie. Enfin, je vais revoir Yuri ! À ma surprise, c'est un hôtel banal, très loin de l'image que je m'en faisais. Je me sens insulté.

Ce soir, Yôko est très jolie. Elle porte une robe vert jaunâtre que je vois pour la première fois. Sa mère la lui a sans doute achetée. Cette couleur s'harmonise bien avec ma cravate à rayures jaunes. Je m'aperçois que ma fille est récemment devenue plus belle et féminine qu'avant. Je suis fier de la présenter à Yuri. Elles s'entendront bien.

Yôko voudrait d'abord déposer son imperméable et son sac au vestiaire. Je lui demande :

— Tu as apporté ton nouvel appareil photo, n'est-ce pas ?

— Celui que tu m'as acheté ?

— Oui.

— Non, papa.

— Non ? Comment ça ?

Je la fixe de biais. Elle répond sans gêne :

— C'est un objet encombrant et d'une telle valeur. Je n'aime pas le traîner avec moi, surtout dans un endroit aussi bondé.

Cette réponse abrupte m'irrite. J'aurais dû lui poser la question quand je suis allé la chercher à sa résidence universitaire. Elle ajoute d'un ton ironique :

— Tu voulais que je prenne des photos de toi avec Yuri K., comme celles qui décorent ton salon et ton bureau, n'est-ce pas ?

Elle a deviné juste. Cela me vexa.

Chez moi et au bureau, j'exhibe les mêmes photos de moi avec le journaliste N., moi avec l'écrivain U., moi avec l'acteur S., moi avec le politicien K., moi avec l'ambassadeur d'Italie R. Toutes ces photos ont été prises dans des bars de grande classe. Mes visiteurs sont impressionnés par ma popularité. J'espérais en ajouter une avec Yuri K.

Je me force à sourire :

— Pas vraiment. Seulement, j'aimerais en avoir une avec le

président des productions H.

La salle de réception est déjà remplie par les nombreux invités. Il y a une estrade placée contre le mur. Les gens ne me sont pas familiers et je ne reconnais pas de journalistes. D'ailleurs, personne ne vient m'accueillir. Un jeune homme nous distribue à chacun le programme : « L'amitié de l'Aïchi ». Je lui demande où se trouve le président H. Il répond : « *Shachô*^[5] n'est pas ici ce soir. »

Mécontent, je lis le programme. D'abord, on écoutera la chanson du film *Ne me quitte jamais, maman* !, ensuite suivra un court discours du réalisateur S., puis une causerie avec les acteurs principaux. J'interroge le même homme : « Il y a des journalistes ? » Il me répond : « Non, parce que la production a déjà tenu une conférence de presse à Tokyo. » Je m'étonne : « Pas de journalistes ni le président H. ? »

Encore une déception. Mais, après tout, ça n'a pas d'importance. C'est une bonne occasion de nouer de nouvelles relations. Je suis habile pour adresser la parole à n'importe qui. Yôko répète : « Papa, j'ai hâte de voir Yuri K. ! »

Les invités bavardent gaiement, un verre d'alcool à la main. La plupart portent des tenues plutôt décontractées. Quelques femmes sont habillées d'un kimono de visite. Je prends un vin blanc. Léger et sec, le goût n'est pas mauvais, mais il n'est pas de qualité. Yuri aurait dû mentionner nos marques à l'organisateur de cette soirée. J'aurais pu fournir d'excellents vins au rabais.

J'observe autour de moi. Yuri n'apparaît toujours pas. Nous n'avons pas fait l'amour lors de notre dernière rencontre, car elle était pressée de partir pour son tournage à Okinawa. Je pense à son corps soyeux et sensuel. Après cette réception, je veux absolument l'emmener dans notre *love-hotel* habituel.

Yôko parle avec une jeune femme qui retient immédiatement mon attention avec sa robe bleue raffinée. Celle-ci a l'accent de Mikawa où Yuri a grandi. Elle éclate de rire en écoutant ma fille. Son sourire et son regard sont séduisants. Elle doit être au début de la trentaine. Je m'approche d'elles. Yôko me présente :

— Voici mon père.

La jeune femme s'appelle S. Elle s'incline légèrement :

— Enchantée. Quelle fille agréable vous avez !

— Merci. Ce soir, elle m'accompagne à la place de sa mère. Celle-ci et moi sommes amis avec l'actrice Yuri K.

Ses yeux s'écarquillent. Yôko lui apprend que je suis le président

du *sakaya* Kida. Je souris. L'air émerveillé, S. s'exclame :

— Quel honneur, *Shachô-san*^[6], de faire votre connaissance ! Tout le monde admire le dynamisme de votre entreprise.

— Quel plaisir, madame, de rencontrer une dame aussi belle que vous. Votre mari doit être fier de votre beauté.

— Vous me gênez. Malheureusement, je ne suis pas encore une dame.

— Ah, tant mieux pour les hommes célibataires ! Mais quel dommage pour les hommes déjà mariés comme moi !

Elle rit gracieusement. Promptement je lui tends la main, et elle me tend la sienne sans hésitation. Au lieu de serrer sa main, je la lui baise. Elle rougit mais a l'air contente. Puisque que cela l'a flattée, je lui donne une carte de visite qu'elle range soigneusement dans son sac. À ce moment, un homme un peu plus âgé qu'elle se dirige vers nous. Mon regard se pose sur sa cravate rayée comme la mienne, mais rose pâle. Il s'incline vers moi. S. me le présente :

— Voici mon frère.

En levant mon verre de vin, je le salue :

— Enchanté. Vous avez une sœur d'une beauté remarquable.

S. me jette un œil en coin. Je lui souris comme si je lui disais secrètement : « Tu me plais beaucoup. J'espère te revoir. » Elle nous présente, moi et Yôko, à son frère. Celui-ci me regarde, très surpris :

— Vous êtes le président du *sakaya* Kida !

S. ajoute :

— Monsieur et madame Kida sont des amis de l'actrice Yuri K.

Le frère est encore étonné. Il doit m'envier. Avant qu'il ouvre la bouche, je lance avec fierté :

— Le président des productions H. est un de mes clients. C'est moi qui lui ai fait connaître Yuri K. et c'est moi qui ai découvert son talent d'actrice.

Aussitôt, il me serre la main :

— Monsieur Kida, quel honneur pour nous de faire votre connaissance !

Satisfait, je souris. Il continue :

— J'adore le whisky Kida ! Avant, je n'aimais pas beaucoup cet alcool, mais le vôtre a un goût japonais, plus doux, et j'en prends régulièrement.

— Quel plaisir d'entendre un tel compliment ! Merci !

Il me demande :

— De combien d'années avez-vous eu besoin pour produire ce whisky ?

— Plus de vingt ans. Nous sommes passés par bien des tâtonnements.

Le regard admiratif, il pose d'autres questions, et je lui réponds avec assurance. S. nous écoute en silence. Ma fille a disparu sans que je m'en rende compte. Peut-être est-elle allée au cabinet de toilette.

Au bout d'un moment, un violon se fait entendre. Quelqu'un joue dans un coin de la salle. S. me dit que c'est la chanson principale du film. J'observe le musicien debout, à gauche de l'estrade. À côté de lui, une chanteuse entonne, un micro à la main :

« Dans le champ de *suisen*, tu dances en me berçant.

Dans tes bras tendres, je regarde ton sourire doux.

Ton visage est comme un soleil.

Ne me quitte jamais, maman ! »

La mélodie se répète au violon alors que la chanteuse invite l'auditoire à l'accompagner. Tout le monde fredonne. Mais pas moi. C'est trop enfantin.

Yôko vient nous rejoindre et se met à chanter comme si elle savait les paroles par cœur. Le mot *suisen* me rappelle la cravate que j'ai reçue de Sayoko, la lycéenne pauvre que je n'ai plus vue depuis mon mariage. Je revois son sourire insouciant. Ennuyé, je secoue la tête.

Quand ce chœur naïf se termine enfin, une dame portant un tailleur monte sur l'estrade. Elle se penche vers le micro et s'adresse à l'auditoire :

— *Yattokame*^[7], mesdames et messieurs ! Bienvenue à la réception de l'amitié de l'Aïchi.

Tout le monde rit en entendant ce dialecte. La présentatrice explique que l'actrice Yuri K. et le réalisateur S. sont originaires de la région de Mikawa et qu'ils ont décidé d'organiser ici une réception pour remercier leurs familles et leurs amis. Des applaudissements fusent.

Le réalisateur S. commence son discours. Il raconte des anecdotes liées au tournage du film. Il répète sans cesse le nom de Yuri. Après quoi, la dame en tailleur présente les acteurs et actrices principaux. D'abord un petit garçon. Tout le monde s'exclame : « Qu'il est mignon ! » Puis suivent les autres.

Quand Yuri apparaît finalement, les applaudissements redoublent. Elle porte un kimono de visite distingué. Souriante, elle s'incline vers l'auditoire qui crie : « Bravo, Yuri ! » La couleur de son kimono rose pâle de bon goût rehausse sa sensualité. Sa beauté me sidère. Je ne l'ai jamais vue aussi séduisante. Mon corps est tout chaud. Il faut à tout prix que je couche avec elle ce soir.

5 *Shachô* : président d'une société.

6 *Shachô-san* : monsieur ou madame le président (d'une société).

7 *Yattokame* : il y a longtemps que je ne vous ai pas vu. Dialecte de la préfecture d'Aïchi.

La réception se termine.

En quittant l'hôtel N., ma fille et moi nous dirigeons vers le parking pour reprendre ma voiture. La pluie a cessé. Je marche en silence. Yôko me demande :

— Es-tu fâché ?

— Fâché ? Pour quelle raison ?

— Parce que je n'ai pas apporté l'appareil photo à la réception. Tu voulais ajouter à ta collection des photos de toi avec des célébrités.

Je ris exprès :

— Ah, ça ! Ce n'est rien ! Je regrette même d'avoir participé à cette réunion.

— Tu regrettes ? Pourquoi ?

— J'ai été déçu que le président des productions H. ne soit pas là. C'est un client précieux pour ma société.

Nous arrivons au parking. Je dois d'abord raccompagner ma fille à sa résidence universitaire. Nous montons dans la voiture sans rien dire.

Ce qui me dérange, ce n'est pas l'oubli de l'appareil photo ni l'absence de monsieur H. C'est le refus de Yuri, auquel je ne m'attendais pas du tout. Je voulais absolument passer cette nuit avec elle. Une occasion parfaite alors que personne n'est à la maison. Malgré cela, Yuri a décliné ma proposition en s'excusant : « Désolée, Gorô. Ma tante est gravement malade, atteinte d'un cancer terminal. Je dois aller la voir. »

Je n'ai pas envie de rentrer tout de suite chez moi. Peut-être pourrais-je tuer un peu de temps avec ma fille quelque part. Je demande :

— Yôko, si nous allions dans un *izakaya*_[8] ? Tu dois avoir faim.

Elle répond sans me regarder :

— Non, papa. Je dois m'exercer au piano. J'aurai bientôt des examens.

— Si tard ?

— Pourquoi pas ? On a accès à des salles insonorisées. On peut en profiter à n'importe quelle heure.

— Bon, je suis content que tu sois studieuse.

Elle se tourne vers la fenêtre.

Avant d’emménager à la résidence universitaire, Yôko voulait habiter seule dans un appartement. Je n’étais pas d’accord du tout. C’est moi qui paie son université privée très chère. Ma femme m’a suggéré de l’envoyer à la résidence pour filles de son campus, reconnue pour ses règlements stricts. À contrecœur, j’ai accepté à condition que Yôko revienne à la maison quand elle aura terminé ses études.

Comment vais-je occuper ma soirée ? Il est hors de question de rejoindre ma femme à la campagne, où elle séjournera jusqu’à demain soir. Je pense à mon autre maîtresse, O., qui doit être chez elle. Brusquement, ma fille me demande :

— Grand-mère m’a dit que tu étais bon pianiste. Est-ce vrai ?

Elle parle de ma belle-mère, avec qui mes enfants ne sont pas liés par le sang. Je réponds fièrement :

— Eh oui, j’ai même gagné des prix.

— Vraiment ? Jusqu’à quel âge as-tu joué ?

— Jusqu’à treize ans, peut-être quatorze.

— Pourquoi as-tu arrêté ?

— J’ai perdu le goût tout d’un coup. Je voulais faire du sport, comme la plupart de mes copains.

— D’après grand-mère, si tu t’étais exercé comme tante Aï, tu aurais été professeur de piano.

Ces remarques ne me plaisent pas du tout. Je déteste être comparé à ma demi-sœur. Je me moque de ma fille :

— Au lieu d’être président ?

— Mais ton rêve était d’enseigner à l’université et même de devenir *kyôju*^[9]. Non ?

— Qui t’a dit ça ?

— Encore grand-mère.

— Elle parle trop !

Aï a commencé à prendre des leçons de piano à l’âge de trois ans, en même temps que moi qui en avais huit. C’était l’idée de ma belle-mère. J’ai évidemment fait des progrès plus rapides qu’elle, beaucoup plus jeune. Chaque fois, j’avais hâte de me rendre chez notre maîtresse, qui répétait : « Madame Kida, Gorô travaille fort. Il n’oublie

jamais ses devoirs. Il est un excellent modèle pour sa sœur. » Très fier, je suivais ses leçons avec zèle et commençais à participer à des concours organisés à Nagoya. Je recevais régulièrement une médaille d'argent ou de bronze.

Yôko poursuit :

— C'est dommage qu'on n'ait jamais l'occasion de t'entendre.

Je reste silencieux en me rappelant un souvenir amer.

Alors que j'avais treize ans, ma belle-mère nous a présenté un nouveau professeur de piano, bien connu à Nagoya. Celui-ci m'a dit : « Gorô, tu es bon en technique, tu comprends bien la théorie. Mais tu dois jouer avec ton cœur. Écoute Aï. Elle s'amuse comme si elle chantait et dansait. » J'étais déconcerté : « Jouer avec le cœur ? De quoi il parle ? »

Yôko me sourit :

— Maman et toi ne m'avez pas forcée à faire du piano. Je vous en suis reconnaissante.

— Je t'en prie, ma chérie.

— Sais-tu pourquoi j'ai choisi cet instrument ?

— Non.

— Quand j'avais quatre ans, j'ai entendu tante Aï au piano. J'ai été très émue par son jeu, la beauté de la musique et surtout ses gestes élégants. C'était du Chopin. En l'écoutant, je dansais autour d'elle. Après, j'ai prié maman de m'envoyer chez une maîtresse de piano.

Je ne réagis pas. Yôko m'interroge de nouveau :

— Et toi, papa, tes parents t'ont-ils obligé à étudier le commerce ?

— Non. C'est mon choix, comme dans ton cas.

— Ils étaient ouverts.

— Ah, ça oui.

— J'espère que tu accepteras aussi le choix de Jun.

— Il optera pour l'économie ou le commerce. C'est évident, car il est le prochain chef de ma société.

Yôko continue de bavarder, mais je ne l'écoute plus en pensant à Yuri.

À la réception, Yuri n'a pas dit grand-chose sur moi dans ses remerciements, comme si j'avais été une connaissance ordinaire. Elle n'a même pas mentionné que je suis le président du *sakaya* Kida. En plus, elle se montrait distante avec moi. Lorsque je lui ai présenté ma

filles, elle a seulement dit : « Enchantée, Yôko. Merci d'avoir vu le film. » Le pire, c'est qu'elle a refusé mon invitation à passer cette nuit avec moi.

J'ai un peu faim. À la réception, je n'ai presque rien mangé. On a servi des amuse-gueule occidentaux, que je n'aime pas beaucoup, en particulier le fromage.

Je décide d'aller chez O.

Yôko me demande :

— Papa, que fais-tu maintenant ?

— Je vais à mon bar habituel avant de rentrer à la maison.

— J'espère que tu ne boiras pas trop. Demain, c'est dimanche. Comptes-tu rejoindre maman à la campagne ?

— Non. C'est son congé. Elle peint là-bas à sa fantaisie. Je ne veux pas la déranger.

Ma fille sourit :

— Quel mari compréhensif !

Enfin de bonne humeur, je lui dis :

— Tu te marieras dans quelques années. Je te trouverai un homme qui te rendra heureuse. Comme nous, tu dois fonder un foyer idéal.

— C'est gentil, papa. Mais je le choisirai moi-même. Sais-tu que les jeunes aujourd'hui préfèrent rester célibataires plus longtemps ?

— Ne dis pas de bêtises, Yôko. Le bonheur des femmes réside dans le mariage.

Elle ne répond pas. Elle commence à fredonner la chanson qu'on a entendue à la réception : « Dans le champ de *suisen*, tu dances en me berçant. Dans tes bras tendres, je regarde ton sourire doux... » Je me répète : « Quelles paroles puériles ! »

Nous arrivons à la résidence universitaire. Avant de sortir de la voiture, Yôko me jette un œil ironique :

— Papa, tu es drôle.

— Pourquoi ?

— À la réception, tu as baisé la main d'une jeune femme.

— Elle était charmante. Pourquoi pas ?

— C'est un geste d'aristocrate européen. On pourrait te considérer comme un play-boy. Tu pourrais faire ça à des entraîneuses au bar, mais pas dans un endroit pareil. J'ai été embarrassée.

Ces remarques me froissent. Je l'ignore. Elle ajoute même :

— Maman n'a jamais rencontré l'actrice Yuri K. Pourquoi as-tu dit que vous êtes ses amis ?

Maintenant, je regrette vraiment de l'avoir emmenée à la réception. Dès qu'elle me quitte, je compose le numéro de téléphone d'O. Elle est là, comme je m'y attendais. Je lui annonce :

— Je serai chez toi dans vingt minutes. Prépare-moi du poisson grillé avec du saké chaud. Je voudrais aussi une soupe de *miso*^[10] et du riz tout frais.

O. me répond sans hésitation :

— Bien entendu, Gorô !

Soulagé enfin, je démarre la voiture.

-
- 8 *Izakaya* : bistro japonais, où on sert de l'alcool et des plats simples.
- 9 *Kyôju* : professeur au sommet de la hiérarchie dans un département universitaire.
- 10 *Miso* : pâte de soja fermenté.

Je mange du chinchard grillé, mon poisson préféré. O. est bonne cuisinière, meilleure que ma femme. En me servant du saké chaud, elle me taquine :

— As-tu été plaqué par une autre maîtresse ce soir ?

J'ai un coup au cœur. Elle n'est pas censée être au courant de ma liaison avec Yuri. Je feins l'ignorance :

— De qui tu parles ? Tu es ma seule maîtresse.

Elle sourit :

— Vraies ou non, tes paroles me rassurent.

O. ne me demande jamais de vivre avec moi un jour, car je lui répète que je n'ai aucune intention de divorcer de ma femme. À la différence de Yuri, si sensuelle, cette femme ne m'excite pas beaucoup. C'est bien toutefois de la garder pour que j'aie un endroit où tuer le temps, comme ce soir. Elle accepte de me recevoir n'importe quand, même si elle doit annuler un rendez-vous déjà fixé avec quelqu'un d'autre.

O. est veuve depuis cinq ans. Son mari est mort d'un cancer de la prostate. Il était un employé du *sakaya* Kida affecté au service de la comptabilité. Elle travaille toujours comme coiffeuse.

Je termine mon repas tardif en buvant beaucoup de saké. Satisfait par la nourriture japonaise, je prends maintenant mon thé. Assise à côté de moi, O. joue avec sa tasse vide. Je jette un regard sur sa figure en pensant : « Elle me rappelle quelqu'un. »

O. me demande :

— Te rappelles-tu le jour où tu es venu chez moi pour la première fois ?

Je réponds sans réfléchir :

— Non, je ne m'en souviens pas.

— C'était une semaine après les funérailles de mon mari.

Je n'aime pas entendre le mot « funérailles ». Franchement, je ne me rappelle même pas le visage de cet ex-employé. D'après ma belle-mère, il était réservé et connu comme *aisaika*^[11]. J'interroge O. :

— Pourquoi parles-tu maintenant de ton mari ?

— Je ne sais pas. Simplement, j'ai pensé à cette époque.

Je n'avais jamais rencontré O. avant les funérailles. Selon ma demi-sœur, les collègues du défunt parlaient souvent de sa femme en ces termes : « Elle est belle et bonne cuisinière. » Normalement, quand il y a des obsèques pour un proche d'un employé, la société envoie un cadre. Mais c'était notre employé lui-même qui était mort. J'ai assisté à la cérémonie et, en tant que président, j'ai présenté mes condoléances. Ma femme m'a accompagné, ce qui était exceptionnel.

O. continue, le regard nostalgique :

— Tu m'as apporté toi-même l'indemnité de décès de mon mari. Cela m'a beaucoup touchée. Tu as même écouté la triste histoire de mon unique enfant, mort dans un accident de voiture.

Je ne réagis pas. Franchement, je ne me souviens plus de cette scène. Je sais bien que son fils a perdu la vie quand il avait sept ans, car O. me l'a dit plusieurs fois. Le seul souvenir que je conserve de cette deuxième rencontre, c'est le fait qu'O. était en effet très belle et que je voulais m'en rapprocher, si l'occasion se présentait.

— Toi aussi, Gorô, tu m'as raconté l'histoire de ton enfance. Ta mère est morte quand tu avais trois ans, et ton père s'est remarié un an plus tard. Après la naissance de ta demi-sœur, tu étais solitaire. J'avais beaucoup de compassion pour toi.

Je suis stupéfait :

— J'ai raconté une chose aussi personnelle à une inconnue ?

— Oui. J'étais émue. Tu te comportais très poliment avec moi, la veuve de ton ex-employé. J'ai trouvé que tu étais un vrai gentleman. Ce jour-là, tu m'as dit en baisant ma main : « Madame, si vous avez des ennuis, financiers ou autres, comptez sur moi. »

Bouche bée, je lui répète :

— Ai-je dit une chose pareille ?

— Mais oui ! C'est incroyable que tu ne t'en souviennes plus !

— Hein ! L'incroyable, c'est ta mémoire.

À cette époque, je venais de rompre avec une de mes maîtresses parce qu'elle me demandait de divorcer de ma femme. Je voulais en avoir une autre, et O. me semblait parfaite. Elle habitait un appartement dans un quartier pitoyable. Un an plus tard, elle a déménagé dans une petite maison, dans un endroit beaucoup plus agréable. C'était grâce à l'argent que je lui avais donné.

— J'aime aider les gens dans l'embarras, dis-je. C'est ma nature, mais j'oublie ce que j'ai fait pour les autres.

— Ah, comme tu étais sincère ! Et un jour, tu m'as téléphoné tout

à coup pour t'assurer que j'allais bien. Ça m'a encore émue.

Elle caresse mon genou. En observant son profil, je me rends enfin compte qu'elle ressemble à Sayoko, la lycéenne pauvre que j'avais oubliée depuis des années. Je détourne les yeux. O. change de sujet :

— Hier soir, j'ai vu le film *Ne me quitte jamais, maman !* L'as-tu vu ? L'actrice vedette s'appelle Yuri K. Elle a récemment gagné un prix.

Encore ce film ! Je réponds d'un ton sec :

— Non. Ça ne m'intéresse pas.

— C'est dommage ! C'est l'histoire d'un petit enfant qui a perdu sa maman. Yuri K. jouait le rôle de sa belle-mère. C'était très émouvant.

— Ce genre d'histoire ne me plaît pas.

Elle me jette un regard taquin :

— Ce soir, tu n'es pas de bonne humeur ! Y a-t-il quelque chose qui te perturbe ?

— Non !

— Calme-toi, Gorô. Veux-tu prendre une douche ?

— Non, j'en ai déjà pris une chez moi.

— Ah bon. Veux-tu dormir ici ce soir ?

Je réfléchis. Personne n'est chez moi jusqu'à demain soir : mon fils chez ses cousins, ma femme à la maison de campagne. Il est presque minuit. Qui m'appellerait si tard au téléphone fixe chez nous ? S'il y a une urgence, on n'a qu'à me joindre sur mon portable. Je réponds :

— Oui, je peux, mais demain matin je partirai tôt.

D'un ton exagéré, elle s'exclame :

— Ah, je suis contente, mon chéri !

Je la tire vers moi et glisse ma main sous son kimono pour toucher sa forte poitrine. Elle tortille ses hanches.

O. est toujours amoureuse de moi après quatre ans. Je n'imaginais pas que cette affaire durerait si longtemps. En général, je me lasse d'une aventure après deux ou trois ans au maximum. Je ne sais pas ce que j'éprouve vraiment pour cette veuve. Ce qui est certain, c'est qu'elle me convient.

Après tout, qu'est-ce que c'est, l'amour ? J'aime bien toutes les femmes qui couchent avec moi. C'est tout. Les femmes aiment aimer, et les hommes aiment être aimés, voilà ce que je crois. Il faut en profiter.

O. me demande :

— Mon défunt mari m'a dit une fois : « Tu ressembles un peu à madame Kida. »

Est-ce vrai ?

Elle me regarde à moitié sérieuse. Je remarque de nouveau des traits de Sayoko sur sa figure. Je réponds :

— À ma femme ? Pas du tout !

11 *Aïsaïka* : bon mari. Littéralement : homme qui aime sa femme.

J'ai épousé ma femme par *miai*. Elle avait vingt-trois ans, le même âge que ma demi-sœur, qui venait d'accoucher de son premier enfant. J'avais vingt-huit ans.

Avant de la rencontrer, j'avais eu une autre proposition de *miai*. La candidate plaisait beaucoup à mes parents. En me montrant sa photo, mon père a insisté :

— Gorô, cette fille paraît très intelligente et sage. Elle a terminé ses études à l'université C. Sa famille est riche comme la nôtre. Nous sommes bien assortis.

Ma belle-mère lui a donné son accord en répétant :

— Elle semble très sympathique aussi !

J'ai demandé à mon père :

— Elle a étudié quoi ?

— La psychologie. Elle va faire une maîtrise dans ce domaine.

J'ai refusé immédiatement :

— Non, ce ne serait pas possible de l'épouser.

— Pourquoi ?

— Je déteste les psychologues. Ils disent tout ce qui leur passe par la tête. Ce métier est nul, inutile et même nuisible.

Mon père était stupéfait :

— Je ne savais pas que tu avais un préjugé contre cette profession. Tu dois d'abord la rencontrer.

— Ce n'est pas la peine.

— Comment ?

— Je ne veux pas épouser une fille plus instruite que moi. Je crois toujours que, pour former un couple idéal, l'homme doit être supérieur à sa femme sous tous les rapports.

Il a ri :

— Tu es aussi conservateur que les gens de ma génération ! Ta belle-mère est plus instruite que moi, mais nous nous entendons très bien. Je n'ai pas de complexes.

Le mot « complexes » m'a piqué. J'ai répliqué :

— Je suis plus réaliste que toi en ce qui concerne le mariage. C'est tout. Mais il y a une autre chose qui ne me plaît pas en elle.

— Quoi donc ?

— Elle n'est pas belle.

Il a encore ri. Ma belle-mère l'a interrompu :

— Peut-être que Gorô a déjà quelqu'un ? Non ?

Mon père m'a regardé, l'air très interrogatif. J'étais embarrassé en pensant à Sayoko que je fréquentais depuis neuf mois. Je me sentais à l'aise avec elle. Cependant, il était hors de question que j'épouse cette lycéenne travaillant le jour dans une boutique de légumes. Je ne la présentais à personne, ni à mes amis ni à ma famille.

J'ai répondu à mes parents :

— Non, je n'ai pas de petite amie. Mais je refuse ce *miai*, absolument.

Finalement, ils ont laissé tomber.

Un mois plus tard, mon père m'a apporté une autre proposition. Cette fois, la candidate était parfaite : moins instruite que moi, d'une famille moins riche que la nôtre, en plus, belle et réservée. Après avoir terminé le lycée dans sa ville natale, Akita, elle a pris des cours de peinture à l'aquarelle dans une école privée. À Nagoya, elle travaillait dans une galerie.

Tout de suite, j'ai accepté ce *miai* avec grand plaisir. Mon père m'a taquiné :

— J'espère que toi aussi, tu plairas à cette candidate.

Ma belle-mère lui a dit :

— Gorô est un gentil garçon. Pourquoi pas ?

Je leur ai souri en pensant : « Qui refuserait le futur président du *sakaya* Kida ? »

Une rencontre a aussitôt été arrangée entre les deux familles, et je me suis fiancé avec cette fille d'Akita.

Le problème était Sayoko. Si elle apprenait mes fiançailles, elle ne sortirait plus avec moi. Je ne voulais pas cela. Je m'ennuierais avec une seule femme. J'étais déjà habitué à avoir au moins deux maîtresses en même temps, et à ce moment-là, je n'avais que Sayoko. J'ai décidé de lui cacher la vérité jusqu'à mon mariage.

Après trois mois de fiançailles, nous nous sommes mariés. C'était une grande cérémonie avec plus de cinq cents invités. Tout s'est passé sans encombre. Pour notre voyage de noces, nous sommes allés en

Europe.

Ma femme est soumise, très différente de Yôko. Nos caractères sont tout à fait à l'opposé : moi sociable, elle solitaire. Elle aime la tranquillité tandis que j'adore l'animation. Naturellement, nous ne participons pas beaucoup ensemble à des activités extérieures, comme des partys.

Par contre, je ne néglige pas de l'accompagner chaque fois qu'elle désire voir ses parents, qui habitent toujours à Akita. Mes visites leur font grand plaisir. Mes beaux-parents répètent : « Nous sommes heureux que notre fille soit mariée à un homme plein d'attentions comme toi. »

Nos enfants sont grands, de plus en plus occupés par leurs études et leurs camarades. Il faut que nous profitons de notre liberté. J'encourage souvent ma femme à voyager avec ses amies, mais elle préfère se rendre à la maison de campagne que j'ai achetée spécialement pour elle qui aime peindre les villages et les montagnes.

Notre vie conjugale va ainsi depuis le début. Je sors librement sans elle, et elle croit que toutes mes sorties sont pour la société. Qu'il s'agit de relations publiques. Cela est commode quand je veux voir mes maîtresses.

Vingt-trois ans de mariage sans crise. C'est formidable. Je suis fier de mon excellent choix.

Tôt le lendemain matin, je quitte la maison d'O. C'est dimanche. Je rentre chez moi avant que quiconque soit de retour : mon fils Jun de chez ma demi-sœur ou ma femme de la campagne.

En descendant de la voiture, j'aperçois un chat noir fuyant vers l'arrière-cour. Ce doit être un chat errant. Une bête noire m'effraie, comme un mauvais signe. Ennuyé, j'entre dans la maison déserte.

Ayant bu trop de saké chez O. la veille, j'ai la tête lourde. Je vais dans la cuisine chercher de l'eau. Je suis surpris d'y trouver Jun.

— Tiens, papa !

Assis à la table, il prend un verre de jus d'orange en mangeant un morceau de fromage et une saucisse. Désorienté, je réponds :

— Je ne savais pas que tu étais déjà revenu.

— Mes cousins sont partis à la campagne avec leurs parents.

— Ah bon ?

— Yôko m'a appelé tout à l'heure.

— Et alors ?

— Elle m'a dit qu'hier soir tu étais allé au bar après la réception des productions de films H.

— Euh, oui... et j'ai trop bu.

— As-tu dormi au bar ?

Son ton est ironique. Je mens en riant :

— Quelle plaisanterie ! J'ai pris trop de cognac avec un ancien camarade. Je n'étais pas en état de conduire. J'ai couché chez lui. Il habite près du bar.

Jun me jette un regard dubitatif. Ignorant sa réaction, je bois de l'eau fraîche dans un verre. Je lui demande :

— Toi, qu'est-ce que tu as fait avec tes cousins ?

— Nous sommes allés au cinéma.

Le fils d'Aï est en dernière année à l'université, et la fille, en deuxième année. Jun et Yôko s'entendent bien avec eux. Mais pas moi avec Aï.

— Quel film avez-vous regardé ?

— Mon cousin et moi avons choisi un suspense anglais. C'était palpitant.

Excité, Jun me raconte l'histoire. Je bâille.

— Et ta cousine ?

— Elle a vu le film *Ne me quitte jamais, maman* ! Selon elle, Yuri K. était remarquable.

Je me dis : « Encore ce film ! » Il ajoute :

— Ma cousine enviait Yôko d'aller rencontrer cette actrice à une réception. Elle me répétait : « Ton papa connaît cette vedette de cinéma ! »

Je ne veux pas parler à mon fils de la réception ni de Yuri. Je change de sujet :

— Ça va bien en classe ?

— Ça va. J'aurai bientôt des examens.

— À quelles écoles vas-tu te présenter ?

Avec une hésitation, il prononce trois noms d'universités d'État : A., B. et C., reconnues pour leurs programmes de sciences et de lettres. Il sait que sa tante Aï est diplômée de biologie à A., son mari, de chimie à B., et que leur fils est en train de terminer sa philosophie à C. Contrarié, je lui demande :

— As-tu discuté de ton choix avec ta tante ou avec sa famille ?

— Non, papa. C'est mon idée.

— Pourquoi n'essaies-tu pas des écoles reconnues pour les études commerciales ?

Il se tait un moment et me dit une chose inattendue :

— Désolé, mais je ne m'intéresse pas beaucoup ni au commerce ni à l'économie.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ces matières sont essentielles pour toi. Tu es mon héritier. Dès que tu auras terminé l'université, tu prendras immédiatement tes fonctions comme mon bras droit.

Jun proteste :

— Ton père a étudié la physique, ton grand-père n'est même pas allé à l'université. D'après toi, ton père n'a jamais insisté pour que tu entres en commerce. Et tu as laissé ma sœur libre de choisir la musique. Pourquoi veux-tu décider de mon avenir ?

Je le raisonne :

— Parce que j'estime par expérience que c'est bon pour toi. Il faut

que tu apprennes d'abord ces matières afin de comprendre ma façon de diriger la société.

Il se tait, la tête baissée. Un souvenir mauvais me revient à l'esprit.

J'ai raté tous les examens d'entrée dans les trois universités renommées où j'avais postulé. J'étais désespéré : il fallait que j'obtienne au moins une licence n'importe où. Finalement, j'ai été accepté par une école privée de deuxième ordre. Cinq ans plus tard, Aï a réussi sans difficulté à entrer à l'université A., l'une des meilleures au Japon.

— Que veux-tu étudier alors ?

Il lève la tête :

— La psychologie.

Je m'écrie :

— Quoi ? ! Non ! C'est hors de question !

Ébahi, il me demande :

— Pourquoi ?

J'ai mal à la tête. Assis en face de lui, je lui énonce des raisons :

— La psychologie, c'est inutile. Jung, Freud, Adler. Que racontent-ils ? Rien, rien du tout ! Le conscient, l'inconscient, le subconscient, le rêve. C'est ridicule ! Un futur président comme toi ne doit pas perdre son temps avec des stupidités pareilles.

Jun me regarde, surpris :

— As-tu appris la psychologie ?

— Non, mais j'ai lu beaucoup de livres là-dessus, et c'est ma conclusion.

Ce n'est pas vrai, je n'ai rien lu sur le sujet. J'ai seulement répété ces noms et ces termes que Sayoko prononçait. Elle affirmait : « Ce domaine me fascine. J'aimerais devenir psychologue. » Je me moquais de ses idées aussi irréalistes et ridicules. D'abord, je ne croyais pas que, si pauvre, elle puisse étudier à l'université.

De nouveau, je raisonne Jun :

— Tu seras le prochain président de notre entreprise. Tant que tu m'écouteras, tout ira bien. Nous pourrons beaucoup discuter ensemble de nos affaires. J'ai hâte !

Il ne réagit plus. Je dis calmement :

— Ta sœur a un caractère un peu difficile. Ce n'est pas bon, surtout pour une fille qui doit épouser un homme spécial.

— Spécial comme toi ?

Je ris enfin :

— Eh oui !

Je tape doucement sur ses épaules :

— Mais toi, tu es plus sage qu'elle, n'est-ce pas ?

Je continue de le sermonner. Il suivra mon conseil comme toujours. Je lui paierai tous ses frais de scolarité et, au besoin, il pourra aller à l'étranger pendant les vacances pour apprendre des langues. Il m'écoute sans plus répliquer.

— Bon ! Travaille bien, mon fils. Informe-moi quand tu auras fait un nouveau choix d'université. Il faut que tu me parles d'abord, et arrête de dormir chez ta tante.

Enfin calmé, je sors de la cuisine.

Je veux prendre une douche tout de suite. Ensuite, profitant d'une matinée libre, je préparerai les lettres d'invitation pour une réunion des anciens élèves de l'école T. En montant l'escalier, je m'arrête sur le palier. J'aperçois par la fenêtre le chat errant noir que j'ai vu tout à l'heure. Il marche lentement vers le débarras. S'il revient, je dirai à Jun de l'attraper et appellerai le service de santé publique.

Je parcours la liste des anciens camarades de l'école T. À part moi, à présent, il y en a cinquante et un. Cela fait déjà vingt ans que j'organise ces retrouvailles. Cette année, on se rencontre dans un restaurant italien dont je connais le patron.

À l'école T., il y avait deux classes pour notre année, soixante élèves en tout. Lors de la première réunion, tout le monde était vivant. Cinq ans plus tard, on en avait perdu quatre à cause de maladies et d'un accident de circulation. Puis ce nombre est resté stable pendant sept ans. Mais récemment quatre personnes sont subitement mortes.

Ces réunions sont mon initiative et je fais ce que je veux. C'est moi qui fixe le lieu et la date. Au départ, on se rencontrait au printemps ou en été, et depuis quelques années, en hiver, la deuxième semaine de janvier. Cela se déroule généralement ici, à Nagoya, tout près du *sakaya* Kida.

J'évite d'inviter deux personnes : Mitsuo K. et Mitsuko T. C'étaient des *yosomono*^[12] à la petite ville de T. où je suis né. Ils étaient originaires de Nagoya et habitaient à T. temporairement.

Mitsuo, comme moi, avait perdu sa mère lorsqu'il était très jeune, et son père s'était remarié. Il est venu à T. vivre chez sa grand-mère : son père avait été muté dans une ville éloignée. Il est resté à notre école seulement deux ans, en cinquième et sixième années. J'ai tenté de le joindre à mon groupe d'amis, mais il a rejeté ma gentillesse. C'était un élève peu sociable et maladroit.

Quant à Mitsuko, elle est arrivée en sixième année. Ses parents étaient divorcés. Remarié, le père habitait à T. et la mère à Nagoya. Je ne savais pas ce qui se passait avec sa mère, mais Mitsuko a vécu à T. avec son père seulement un an. Puisque personne ne l'approchait, j'ai essayé de l'aider elle aussi à avoir des amis. Mais Mitsuko a aussi refusé mon amabilité. Elle m'a dit sèchement : « Ça ne m'intéresse pas. » Orgueilleuse, elle restait seule tout le temps, comme Mitsuo.

À l'école T., tous enviaient ma famille : mon père était un homme d'affaires à succès, chose rare à T. J'invitais mes camarades de classe dans ma grande maison. Je ne laissais pas Aï se joindre à nous. Je jouais du piano et ils applaudissaient. Très fier, je leur montrais mes médailles de concours. Toute la classe est venue chez moi, sauf Mitsuo et Mitsuko.

Il y a une anecdote curieuse à leur propos.

Peu avant notre cinquième réunion, j'ai appris des détails sur eux. Mitsuo travaillait comme rédacteur dans la revue *N.* et Mitsuko était à la fois entraîneuse de bar et serveuse de café. Les deux habitaient à Nagoya, où moi aussi, je vis depuis l'âge de dix-huit ans.

Un jour, alors que je déjeunais dans un restaurant, j'ai aperçu Mitsuo. Je l'ai suivi en sortant et l'ai appelé dans la rue. Il a été très surpris par notre rencontre fortuite après plus de vingt ans. Je l'ai invité au bar où Mitsuko travaillait. Il a été envoûté sur le coup par cette ancienne camarade, devenue une entraîneuse très sexy. C'était amusant d'observer sa réaction.

La chose la plus drôle, c'est que Mitsuo, marié et père de deux enfants, s'est mis à avoir une liaison avec Mitsuko. J'ai informé sa femme, anonymement, des aventures de son mari. Celui-ci a démissionné de la revue *N.* et déménagé quelque part. Son couple a probablement divorcé. J'ai arrêté d'aller à ce bar, et depuis lors, je n'ai plus revu Mitsuko.

Le bar s'appelait X. Son patron, un client de ma société, m'a dit une fois que Mitsuko avait un enfant hors mariage. Je suis un homme responsable. Je méprise une telle situation. En plus, l'enfant était handicapé et métis.

À l'école T., Mitsuo et Mitsuko étaient les meilleurs élèves de la classe. Malgré tout, ils n'ont pas fait grand-chose. Surtout Mitsuko. J'ai honte de son métier. À vrai dire, je leur envoyais par gentillesse la carte d'invitation pendant les cinq premières années, mais ils n'ont pas pris part à nos rencontres, pas même une seule fois.

Enfin, je sors les cartes-réponses que j'ai reçues hier de l'imprimeur. Il y en a quarante-neuf. Sur le côté réponse sont inscrits les détails concernant la réunion. Le destinataire n'a qu'à cocher une de deux cases : présent ou absent. J'ai hâte de revoir mes camarades d'autrefois. Tout le monde m'appelle *Shachô*. De bonne humeur, je commence à écrire sur chaque carte le nom et l'adresse de chacun.

12 *Yosomono* : étranger. *Yoso* : ailleurs ; *mono* : personne.

Je suis dans mon bureau.

Installé dans mon grand fauteuil confortable, j'observe les photos accrochées au mur, les mêmes que je garde au salon de ma maison. Moi avec le journaliste N., moi avec l'écrivain U., moi avec l'acteur S., moi avec le politicien K., moi avec l'ambassadeur d'Italie R. Ces photos impressionnent nos employés et nos clients.

Je pense à Yuri K. C'est dommage qu'il n'y ait pas encore une photo de moi avec une vedette de cinéma. Un mois a déjà passé depuis la réception à l'hôtel N., et j'attends toujours son appel. Qu'est-ce qui se passe ? Sa tante est-elle morte ?

J'appelle ma secrétaire pour demander un café corsé.

Reposé, je parcours un journal du matin. Il n'y a rien de particulier. Je lis mon horoscope d'aujourd'hui. « Votre journée sera très paisible et agréable. Vous rencontrerez des gens qui vous admirent. » Je souris : « Bien ! »

Ce matin, ma belle-mère est partie avec Aï et son mari. Ils sont allés inspecter notre distillerie de whisky, située dans le village de M., dans la préfecture de Nagano. Ils y séjourneront trois jours. Je dois rester ici, au siège social, pendant leur visite.

Je me sens très bien chaque fois qu'ils s'absentent, en particulier Aï. Je souhaite qu'elle déménage un jour à M. avec son mari pour s'occuper de la distillerie.

Mon beau-frère a mon âge. Il est chimiste. Après ses études, il a été embauché par le *sakaya* Kida. Aï a donc épousé notre employé. Ce couple et ses enfants portent le nom de famille Kida, non celui de mon beau-frère. Ce qui ne me plaît pas du tout.

Mon père était enthousiasmé par le mariage d'Aï avec cet employé. Effrayé par cette idée, j'avais protesté :

— Notre employé devient un membre de notre famille ? Oh non ! Ça va corrompre les mœurs et l'harmonie de la société.

Ma belle-mère était tout à fait d'accord avec mon père.

— Pourquoi pas, Gorô ? Ce jeune homme est intelligent et appliqué. Ils sont amoureux, c'est ce qui compte avant tout. Nous sommes contents pour Aï.

J'ai ri :

— Amoureux ? Vous n'êtes pas réalistes. Si vous tenez à ce mariage, il doit d'abord changer de société.

Mon père m'a dit calmement :

— Il n'y aura aucun problème à ce qu'il demeure.

Pire, il a demandé à son futur gendre de devenir son fils adoptif, et celui-ci a accepté. Cet arrangement m'a indigné.

Maintenant, je suis moins mal à l'aise à propos de mon beau-frère. Je crois que mon père voulait qu'Aï et son mari gèrent la distillerie, et moi, la société entière en tant que président. Après tout, cet arrangement n'était pas si mal pour moi : il me permettrait de tout contrôler dans l'administration. Ça ne m'intéresse pas de visiter l'usine au village M., un endroit isolé au bout du monde.

Je veux vraiment que ma belle-mère se retire de ses fonctions le plus vite possible et être seul à décider. J'ai beaucoup d'idées pour améliorer l'image de notre entreprise, en commençant par de belles publicités dans des médias prestigieux. Pour l'administration aussi, il y a des cadres dont je veux me débarrasser, surtout ceux qui sont trop proches d'Aï. Je pourrais les envoyer à l'usine avec elle.

Ma secrétaire m'apporte mon café. Je lui dis :

— Mademoiselle, informez les cadres qu'aujourd'hui je les invite à déjeuner au restaurant D., à midi.

— Bien entendu, *Shachô*.

J'aime bien cette fille docile. Je souhaite que Yôko soit comme elle.

— Mademoiselle, vous aussi pourrez venir avec nous. C'est ennuyeux de manger sans la présence d'une jolie femme comme vous.

Son visage rougit. Elle répond :

— Ah, c'est gentil, *Shachô* ! Je vous accompagnerai avec grand plaisir.

Ce soir, je vais chez un politicien connu qui fête son anniversaire. Divorcé, il vit tout seul. Il m'a annoncé qu'à part moi tous ses invités sont célibataires et que la moitié sont des femmes. Cela m'excite. Le party est censé commencer à huit heures.

Après le dîner, ma femme me demande :

— À quelle heure rentreras-tu ?

— Probablement vers minuit.

Elle me jette un regard interrogatif :

— Comptes-tu dormir chez le politicien, si tu as trop bu ?

Je réponds en riant :

— L'autre jour était une exception ! Ce soir, je me contrôlerai.

Elle se tait. Je dis :

— Où est Jun ?

— Il est dans sa chambre à préparer ses examens.

— C'est bien ! Il vient de me consulter sur son choix d'université. Il parlait d'A., B. et C., des écoles réputées, mais aucune n'est reconnue pour le commerce ou l'économie. Il doit choisir autre chose.

— Je crois qu'il veut étudier la psychologie.

Je me fâche :

— Quoi ? Tu es d'accord avec lui ?

Elle ne répond pas. Je reprends la parole :

— La psychologie ? Que racontes-tu ? Maintenant que les sciences sont si développées, ce domaine est désuet. Il est évident que c'est un gaspillage de temps.

— Mais c'est ce qu'il aimerait étudier. Comme Yôko a choisi elle-même la musique, je souhaite qu'il soit libre de...

Énervé, je la coupe :

— Tais-toi ! Je lui ai déjà parlé à ce sujet, et il a bien compris !

Elle baisse les yeux. J'ajoute d'un ton autoritaire :

— Tu ne comprends pas ces choses, car tu n'es pas allée à l'université. Ne te mêle pas de son choix ! Jun est le prochain président du *sakaya* Kida. Je le guiderai pour qu'il devienne un bon

dirigeant, comme moi.

Elle ne dit plus rien. Un peu calmé, je monte dans ma chambre pour me changer.

Quel vêtement choisir pour la soirée ? C'est un party informel. Le politicien a mon âge, et ses autres invités sont sans doute plus jeunes que nous. Je décide quand même de porter un complet comme d'habitude. Les femmes préfèrent les hommes en tenue de cadre. Ça leur donne une impression d'assurance et de sécurité. Je mets la cravate que Yuri m'a offerte pour mon anniversaire, celle que j'ai portée lors de la réception à l'hôtel N.

Je me regarde dans le miroir.

Depuis que j'ai aperçu quelques cheveux blancs sur ma tempe, je ne peux pas m'empêcher de l'examiner chaque jour. Je ne supporte pas l'idée que ma tête devienne toute blanche. Il faut que je fasse teindre cette partie en noir. J'irai chez mon coiffeur aussitôt que possible.

Je dois rester jeune pour continuer à séduire. Je pense à S., celle que j'ai rencontrée avec son frère à la réception des productions H. Elle a pris avec plaisir ma carte de visite. J'espère la revoir bientôt.

Le politicien m'a demandé de prononcer une allocution ce soir. J'excelle à retenir l'attention de l'auditoire. Je le conseille souvent pour ses discours politiques. Il souhaite sûrement profiter de ma présence.

Je sais séduire les femmes non seulement par mon apparence, mais aussi par mes gestes. Je n'oublie jamais de leur faire un compliment sur leur tenue, leur maquillage, leurs bijoux, quels qu'ils soient. Elles se disent : « Monsieur Kida comprend bien les sentiments féminins. C'est un vrai gentleman. »

Je sors d'un tiroir de mon bureau un livre intitulé *Des gestes qui plaisent aux femmes*. Le livre m'est utile. Certains « trucs » fonctionnent très bien. Par exemple : embrasser la femme soudain par-derrière, marcher dans la foule en la tirant par la main, caresser sa tête, lui dire : « Je n'y vais pas si tu ne veux pas y aller, même si tout le monde y va », etc.

Il faut que les hommes profitent de ces « trucs ». C'est amusant aussi. En plus, ça ne coûte rien. C'est comme cela que j'ai séduit toutes mes anciennes maîtresses, ma femme, Yuri et O. Sauf Sayoko. Cette fille s'était moquée de moi lorsque je m'étais ainsi approché d'elle. Elle était bizarre, trop occupée par ses études. Un cas inhabituel pour moi.

Un instant, je pense à la question de ma maîtresse O. : « Mon défunt mari m'a dit une fois : "Tu ressembles un peu à madame Kida." Est-ce vrai ? » Je n'ai pas aimé cette remarque. Mais ce qui m'a le plus agacé, c'est ce que j'ai découvert ce soir-là : en fait, le visage d'O. ressemble à celui de Sayoko. Si le défunt mari d'O. avait raison, cela voudrait dire que j'aurais choisi trois femmes pareilles. Ennuyé, je secoue la tête.

Je me regarde de nouveau dans le miroir. En effet, elle est belle, cette cravate à rayures jaunes en soie de qualité. Ce soir au party, elle attirera l'attention.

En descendant au rez-de-chaussée, je croise mon fils. Je souris :

— Jun, ta mère m'a dit que tu travaillais fort. Je suis content, mais n'oublie pas de m'informer de ton nouveau choix d'université.

Il reste silencieux. Je tape sur son épaule pour l'encourager.

Je suis maintenant au party du politicien. À part lui et moi, il y a dix femmes et neuf hommes, dans la trentaine ou la quarantaine, tous célibataires. Le politicien me présente très fièrement à ses invités :

— Voici monsieur Kida, le président du *sakaya* Kida.

L'air admiratif, tout le monde applaudit. Je leur souris aimablement en levant mon verre de whisky. Mon hôte me remercie pour ma présence et continue avec humour :

— J'ai trois points communs avec monsieur Kida. Nous avons le même âge, nous avons fréquenté le même lycée et nous aimons les femmes !

Les invités rient. En changeant de ton, il poursuit :

— Pourtant, il y a une grande différence entre nous. Alors que j'ai divorcé deux fois, monsieur et madame Kida sont mariés depuis plus de vingt ans. Ils forment un couple formidable.

Quelqu'un devant nous glousse : « Divorcé deux fois ? » Le politicien se tourne vers moi :

— D'après vous, quel est le secret dans votre vie conjugale ?

Je réponds instantanément :

— C'est simple !

Tout le monde pose un regard curieux sur moi. Je reprends la parole avec fierté :

— D'abord, il faut se faire confiance mutuellement et respecter le caractère et les goûts de l'autre. Ma femme est très discrète et introvertie, et moi je suis totalement à son opposé. J'adore les partys alors qu'elle, pas du tout. Son passe-temps est la peinture à l'aquarelle. Pendant que je sors jouer au golf avec mes amis, elle s'amuse à peindre à la campagne.

Tous m'écoutent, les yeux écarquillés. Quelqu'un murmure : « Ah, c'est comme ça qu'un couple peut bien fonctionner. » Le politicien m'interroge :

— Madame Kida ne serait pas jalouse de vous ce soir ? Vous êtes entouré de si belles célibataires.

— La jalousie n'existe pas entre nous ! C'est la confiance mutuelle, comme je l'ai dit. Sinon, je ne pourrais pas sortir seul rencontrer des

gens, elle non plus, d'ailleurs.

Tous les invités applaudissent de nouveau. Une invitée me demande :

— N'avez-vous jamais songé à divorcer ?

— Oh non ! Le mariage m'importe le plus au monde. Je suis un homme responsable, pas seulement comme chef d'une grande entreprise. Le divorce est donc hors de question pour moi.

— Pas de querelles non plus ?

— Jamais !

— Avez-vous des enfants ?

— Oui, nous en avons deux : une fille à l'université et un fils au lycée. Ils réussissent très bien à l'école. J'en suis fier.

— Quand même, dit-elle, vous et votre femme devez parfois avoir des conflits, sur l'éducation, par exemple.

— Dans ce cas, nous discutons ensemble en respectant le caractère et les goûts de chaque enfant, tout comme nous nous respectons l'un l'autre.

Le regard sérieux, tout le monde m'écoute expliquer comment réussir sa vie conjugale. Un moment, l'une d'elles m'interrompt :

— Au fait, monsieur Kida, vous avez une cravate très chic et élégante. En soie de qualité. C'est le choix de madame Kida artiste, sans doute.

— Naturellement ! Elle a un goût sûr. Je lui demande souvent conseil quand je me demande quoi porter, comme pour cette soirée.

— J'aime beaucoup cette couleur raffinée et vivante. Elle me rappelle la fleur de *suisen*.

« *Suisen* ? » Ce mot réveille encore une fois le souvenir du cadeau de Sayoko. Une cravate bon marché avec un motif de cette fleur. D'un trait, je bois le restant de mon whisky et souris à cette invitée charmante :

— À propos, quel est votre métier ?

— Je suis couturière.

— Ah, tout s'explique !

Le politicien commence à nous servir des sucreries. J'entends mon téléphone portable sonner dans la poche de ma veste. Il est presque dix heures et demie. Qui est-ce, si tard ? Ma femme ou Jun, ou bien Yôko ? Je regarde le nom de l'appelant. Je souris : « Ah, c'est Yuri !

Enfin ! » Je suis très excité, mais ce n'est pas le moment de répondre. J'éteins la tonalité pour qu'elle laisse un message.

On bavarde gaiement en prenant des gâteaux. Le politicien annonce à ses invités qu'on aura du karaoké ce soir. Tout le monde pousse un cri de joie. Il propose à la couturière de commencer : « Tu es aussi bonne chanteuse ! Vas-y ! » J'en profite pour filer dans les toilettes.

J'écoute le message de Yuri. « Allô, c'est moi. Je ne sais pas où tu es maintenant. Puis-je te voir ce soir ? C'est urgent. » Je suis ravi : « Bon, Yuri est enfin libre ! » Elle doit vouloir passer toute la nuit avec moi. Malheureusement, ce ne sera pas possible pour moi : ma femme et Jun sont à la maison. Je fais claquer ma langue : « Zut ! »

Je consulte ma montre. Il est déjà dix heures quarante ! Je ne veux pas manquer cette occasion, même si ce n'est que pour une heure. Il faut que je parte d'ici immédiatement.

Une mélodie familière se fait entendre du salon. C'est la chanson du film *Ne me quitte jamais, maman* ! La couturière se met à chanter en rythmant l'air du karaoké. « Dans le champ de *suisen*, tu dances... » Sa voix est belle, mais les paroles m'énervent.

Toujours dans les toilettes, je rappelle Yuri :

— Allô, c'est moi, Gorô.

— Où es-tu ?

— Je suis chez un politicien. Il fête son anniversaire.

— Ta femme est là ?

— Non. Tu sais bien qu'elle n'aime pas les partys.

— Il faut que je te voie.

Je me réjouis :

— Moi aussi, Yuri !

— Peux-tu me voir tout de suite ?

— Bien sûr ! Ce party n'est rien pour moi. Où veux-tu que je te rejoigne ?

— Chez moi.

— Chez toi ? Avec grand plaisir !

J'éteins mon téléphone. Quelqu'un frappe à la porte. Je crie : « Occupé ! » J'appuie sur la chasse d'eau et me lave les mains. Dans le miroir, je vois mon visage comblé. Heureusement que je n'étais pas à la maison ! En sortant des toilettes, je tombe face à face avec le

politicien, qui me jette un sourire significatif. Je lui dis :

— Ma fille m’a appelé. C’est urgent. Désolé, je dois prendre congé maintenant.

Je me rends en hâte à l'appartement de Yuri.

Elle habite au quatrième étage d'un grand immeuble. L'ascenseur tarde. Impatient, je prends l'escalier et monte en courant. Ma cravate se balance au rythme de mes pas. C'est bien que pour le party j'aie choisi cette cravate que Yuri m'a offerte. Mon cœur bat à grands coups. C'est toujours un moment excitant quand je la revois, surtout après une longue absence. Je vais l'embrasser et immédiatement l'emmener au lit. Essoufflé, j'atteins enfin son étage.

Je frappe à la porte. Yuri ne m'ouvre pas tout de suite. Je regarde du coin de l'œil autour de moi : il ne faut pas que je sois reconnu par quelqu'un. Il est onze heures dix. Heureusement, il n'y a personne dans le couloir.

La porte s'ouvre enfin. Je m'y glisse aussitôt en la refermant derrière moi. Yuri n'est pas maquillée. Elle porte une tenue très ordinaire : chemisier, gilet en tricot et jeans. Son regard s'arrête sur ma cravate.

— Yuri, ton absence a été trop longue !

Je tente de l'embrasser sur les lèvres. Mais elle recule.

— Non, Gorô...

— Comment ?

Je lui saisis les bras fortement. Elle résiste :

— Non, Gorô. Lâche-moi, s'il te plaît.

Confus, je lui demande :

— Qu'est-ce qu'il y a ? C'est toi qui m'as appelé.

— J'ai besoin de te parler. Ça ne sera pas long.

La porte de la chambre à coucher est ouverte.

— Allons au lit, dis-je. Ce soir, je n'ai pas beaucoup de temps. Ma femme m'attend à la maison.

Yuri me repousse de nouveau :

— Non, Gorô. Je suis sérieuse.

Elle se tait. Qu'est-ce qu'elle cherche maintenant ? Je dis d'une voix douce :

— À la réception, tu étais merveilleuse en kimono ! J'avais envie

de coucher avec toi cette nuit-là. Hélas ! Tu étais obligée d'aller chez ta tante mourante. Trois mois d'absence, c'est trop !

Yuri ne réagit pas. Je lui demande tendrement :

— Le tournage de deux mois à Okinawa s'est-il bien passé ?

Les yeux baissés, elle répond :

— Il n'a duré qu'une semaine.

— Pardon ? Tu m'as menti ?

Elle hoche la tête.

— L'histoire de ma tante moribonde n'était pas vraie non plus.

Je suis déconcerté. Elle poursuit :

— J'ai inventé des prétextes pour t'éviter.

— M'éviter ? Pourquoi ?

— Je suis amoureuse de quelqu'un.

— Amoureuse ? Quelle blague !

— Gorô, c'est du sérieux. Je suis vraiment amoureuse. Tu dois l'accepter.

Elle me fixe. Je lance d'un ton moqueur :

— Alors, qui est-ce, cet homme ? Un acteur ? Un réalisateur ?

— Ce n'est ni un acteur ni un réalisateur. Il travaille comme dessinateur pour une compagnie de construction.

Je ris :

— Un salarié ? Une vedette de cinéma s'éprend d'un salarié ?

— Pourquoi pas ? Je l'aime, c'est tout.

— J'espère que tu es toujours amoureuse de moi.

— Non, je ne le suis pas. Et je n'ai jamais été amoureuse de toi, comme tu n'as jamais été amoureux de moi.

Ma colère monte. Je l'interroge :

— Tu as couché avec moi sans m'aimer ?

— J'avais des sentiments mêlés envers toi.

— Mêlés ? Quoi qu'il en soit, tu ne me quitteras pas.

— Comment ? Toi, tu peux bien avoir des relations avec plusieurs femmes à la fois. Moi, je n'ai qu'un seul homme.

Je répète :

— Non, tu ne me quitteras jamais.

— Jamais ? Je ne suis pas ton objet, Gorô.

« Objet ? » Ce mot me paralyse un instant.

— Gorô, je sais que ton autre maîtresse s'appelle O.

— Qui t'a dit ça ?

— Peu importe. La réalité, c'est que notre relation est terminée, car je suis amoureuse de quelqu'un.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je suis le président d'une société renommée, je suis riche, je suis un homme de pouvoir. Ce n'est pas assez pour toi ?

— Ça n'a rien à voir avec l'amour.

— Quoi ? C'est grâce à moi que tu as réussi dans ta carrière. Pense à tout ce que j'ai fait pour toi. Sans moi...

Elle me coupe brutalement :

— C'est exactement ça, Gorô ! Cette attitude me déplaît de plus en plus. Tu es arrogant.

— Arrogant ?

— Oui. Et prétentieux aussi.

Ma colère redouble. Je tente de me calmer.

— Yuri, c'est dommage que tu me perçoives ainsi. Je ferai ce qu'il faut pour que tu te sentes mieux avec moi. Je te le promets. Ne me quitte pas. J'ai besoin de toi.

Malgré ma tendresse, elle reste inébranlable. Elle déclare :

— Gorô, je vais me marier avec lui. Nous nous sommes déjà fiancés.

Je souris :

— Ton mariage n'est pas un problème. Nous nous rencontrerons comme d'habitude.

— Je te le répète, Gorô : je l'aime. C'est fini entre nous.

Je m'écrie :

— C'est toi qui es arrogante. Tu es même ingrate ! Honte à toi !

Cette actrice me fait maintenant penser à Mitsuko, ma camarade de classe de l'école T. Chaque fois que je l'invitais à se joindre à mon groupe d'amis, elle me répondait sèchement : « Non. Ça ne m'intéresse pas. Tu comprends ! » Je réfléchis un moment et dis à Yuri :

— Ton mariage, c'est aussi un mensonge.

— Un mensonge ?

— Ton amoureux n'existe pas. C'est ton invention.

— Non, ce n'est pas un mensonge. Je ne mens pas toujours comme toi.

Ses paroles me froissent. Personne ne me parle comme ça. Je réplique :

— Vraiment ? Dans ce cas, tu vas me présenter ton fiancé.

— Tu l'as déjà rencontré.

— Où ça ?

— À l'hôtel N., lors de la réception des productions H.

— À la réception ? Qui est-ce ?

Je n'en ai aucune idée. Yuri ajoute :

— Tu as même bavardé avec lui. Tu as essayé de séduire sa sœur S. en lui baisant la main. Elle s'est moquée de toi : « Quel galant homme ! Je ne savais pas que monsieur et madame Kida étaient tes amis. »

J'ai les joues en feu. En cachant mon trouble, je ris :

— Ah, lui ! Tu mérites mieux que ce brave garçon. Tu regretteras un jour ton mauvais choix.

— Ça suffit, Gorô ! Mon amoureux, quel qu'il soit, ça ne te regarde pas.

— Si. C'est moi qui ai révélé ton talent. J'ai financé ta carrière. Je t'ai présentée au producteur H. Tu sais bien tous les efforts que j'ai faits pour toi. Tu me dois tout. Tu ne peux pas rompre avec moi simplement parce que tu es « tombée amoureuse » de quelqu'un.

Yuri me foudroie du regard :

— Pardon ! C'est toi qui as insisté pour me rendre ces services. Tu me répétais : « J'aimerais être utile à quelqu'un de doué. Accepte. Cela me fait vraiment plaisir. » J'ai été émue. Mais, en réalité, tu cherchais à me contraindre et me contrôler. Quelle perversité !

Je lui saisis le bras. Elle crie :

— Lâche-moi !

Je la tire vers la chambre à coucher dont la porte est ouverte. Elle crie :

— Lâche-moi !

En y arrivant, je me trouve soudain en face d'un homme.

— Bonsoir, monsieur Kida.

Je suis stupéfait. C'est le frère de S., à laquelle j'ai donné ma carte de visite à la réception. Il me dit sur un ton à moitié taquin :

— Je suis le brave garçon de Yuri.

De nouveau, j'ai les joues en feu. Yuri s'écarte de moi et se place à côté de son fiancé. Je leur demande :

— Quelle comédie vous jouez ?

L'homme me regarde calmement :

— Monsieur Kida, j'aime beaucoup le whisky de votre société. Mais vous n'êtes pas digne de votre excellent produit. C'est mystérieux pour moi.

Yuri prend son bras :

— Gorô, je te le répète une dernière fois. Je suis amoureuse de lui. C'est fini entre nous. Adieu.

Yuri prend son bras :

— Gorô, je te le répète une dernière fois. Je suis amoureuse de lui. C'est fini entre nous. Adieu.

Peu après minuit, je suis de retour chez moi.

La maison est tranquille. Toutes les lumières sont éteintes, sauf celle du salon. Ma femme dort dans sa chambre à l'étage, en face de la mienne, et Jun au rez-de-chaussée. Je monte à pas feutrés.

J'enlève cette cravate que je ne porterai plus. Aussitôt, je me change en pyjama et me glisse dans mon lit.

Je fixe le plafond. Les paroles de Yuri tournent dans ma tête : « Je suis amoureuse de lui. » Elle perd la raison. Une femme de trente-six ans qui parle comme une adolescente. « Gorô, c'est fini entre nous. Adieu. » Quelle arrogance ! C'est à moi qu'elle doit tout son succès. Je n'accepterai jamais un refus pareil. Il faut que je me venge de cette humiliation.

Trop agité, je ne parviens pas à m'endormir. Je descends au rez-de-chaussée. La lumière de la cuisine est allumée. En y entrant, je suis surpris de trouver Jun en train de préparer des nouilles instantanées. Il me salue :

— Bonsoir, papa ! Je ne savais pas que tu étais déjà de retour.

Je ne réponds pas. Je n'aime pas qu'il me pose des questions sur ma soirée, comme l'autre matin, alors que je revenais de chez O. Je lui demande :

— Pourquoi es-tu encore debout ?

— J'étudiais jusqu'à tout à l'heure.

— Tes examens ont-ils déjà commencé ?

— Oui. Aujourd'hui, ce sera le *kokugo*^[13], la plus importante de toutes les matières pour moi.

— Ah, le *kokugo* ! Je comprends. C'est essentiel, surtout pour entrer à la faculté de commerce.

En silence, il se met à manger les nouilles dans un bol. Je prends de l'eau dans un verre. L'incident désagréable de la soirée me trouble toujours. En revoyant Yuri et son « amoureux », je vide le verre d'un trait.

Jun lève les yeux :

— Papa, mon premier choix d'école est décidé.

— Bien. Je t'écoute.

— L'université C., comme je te l'ai déjà dit.

— L'université C. ?

Il hoche la tête. C. est l'école où son cousin étudie la philosophie. Elle n'a pas de faculté de commerce. Je l'interroge :

— Tu vas t'inscrire dans quel programme ?

Il répète le mot que je déteste :

— En psychologie.

Irrité, je m'écrie :

— Non ! Je n'accepterai pas. C'est un domaine totalement inutile.

Jun me regarde sans rien dire. Je dépose le verre dans l'évier.

— Mon fils, c'est un mauvais choix. Je t'ai déjà expliqué pourquoi. N'oublie pas que tu es mon héritier et que tu seras le président du *sakaya* Kida.

— Non, je ne serai pas président.

— Quoi ? !

Je suis si ébahi que je ne sais que dire.

— Papa, je n'ai pas les compétences pour être un homme d'affaires.

— Ne sois pas si humble, mon fils. J'étais comme toi. Malgré cela, j'ai appris progressivement, et me voilà. Tout est possible. Je te guiderai afin que tu deviennes un bon président.

— Mais je n'ai pas non plus l'ambition pour...

Il se tait un moment. J'insiste :

— Il faut que tu m'écoutes, Jun. Si ce n'est pas toi, qui héritera de mon poste ? Personne !

— Mon cousin, peut-être.

— Ton cousin ? Quelle blague !

Je ris. Mais il reste sérieux.

— Pourquoi pas ? Il est aussi un petit-fils de ton père, en plus il porte le même nom de famille que nous.

Je perds mon sang-froid.

— Ça suffit, Jun !

Il se lève pour nettoyer son bol. Je lui demande :

— Depuis quand t'intéresses-tu à la psychologie ?

Il ne répond pas tout de suite. J'attends qu'il finisse sa vaisselle. Il se tourne vers moi :

— Depuis quelques années, quand j'ai découvert que maman avait besoin de voir un thérapeute.

Je sursaute :

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Maman est affligée par tes aventures amoureuses.

Je reste interloqué. Il continue :

— Ce soir, tu n'es pas allé chez un politicien, mais chez une de tes maîtresses, comme l'autre fois, n'est-ce pas ?

Je suis confondu : « Comment se fait-il que Jun et ma femme connaissent l'existence de mes maîtresses ? » Je me fâche :

— Tais-toi ! J'étais bel et bien chez le politicien. Mais, quoi que je fasse, ça ne te regarde pas. Va te coucher immédiatement.

À ce moment apparaît sa mère à l'entrée de la cuisine. Le visage pâle, elle nous demande :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Jun s'en va. Je l'interroge :

— Qu'as-tu raconté à notre fils dans mon dos ?

Elle me réplique d'une voix tremblante :

— C'est toi qui fais des choses dans mon dos.

Je la dévisage. Elle frémit. Je sais qu'elle a toujours peur de moi. Je passe à l'offensive :

— Quoi que je fasse en dehors de la maison, ça n'a rien à voir avec toi. Ta vie est protégée. Je paie tout pour toi. Je ne divorcerai pas de toi. Tu n'as à te plaindre de rien.

Son visage devient plus pâle. Je la sermonne :

— Éduque bien nos enfants, surtout Jun. Ils doivent m'obéir. C'est ta responsabilité de mère !

Elle ne réagit pas. Énervé, je retourne dans ma chambre à l'étage. Je murmure : « Quelle journée ! »

Je noue ma cravate en me regardant dans le miroir.

Ce matin, il y a une réunion familiale au bureau. Je dois m'y rendre avant huit heures. À cause de mes ennuis avec Yuri puis mon fils hier, j'ai failli l'oublier. C'est ma belle-mère qui nous a convoqués, moi, ma demi-sœur et son mari. Il doit s'agir de l'administration, je ne peux absolument pas manquer cette réunion.

J'examine la cravate, en soie violet pâle, que je mets pour la première fois. Celle-ci est un cadeau que ma belle-mère m'a offert pour mon quarantième anniversaire. Franchement, je n'aime pas beaucoup cette couleur, mais je l'ai choisie à la dernière minute par désir de lui plaire. J'avais complètement oublié cette cravate, comme celle de Sayoko.

Debout devant le miroir, je songe à l'époque où mon père s'est remarié.

C'était seulement un an après la mort de ma mère. Petit, je ne comprenais pas ce qui se passait autour de moi. Papa me répétait : « Ne t'inquiète pas, Gorô. Ta nouvelle mère est très gentille. Appelle-la *Okâsan*^[14]. Comporte-toi bien, obéis-lui, elle t'aimera comme son propre fils. » Lorsqu'elle est venue chez moi, j'ai été étonné. Elle était très active, très différente de ma maman malade, tout le temps alitée.

Papa avait raison. *Okâsan* était gentille avec moi. Je l'écoutais docilement. Elle disait du bien de moi : « Gorô se comporte sagement et je n'ai aucun problème avec lui. » Satisfait, papa caressait ma tête : « Bravo, Gorô ! Je suis fier de toi. »

Un an plus tard, Aï est née. Cette fois-là, papa me disait : « Sois digne d'un grand frère. Aide *Okâsan*. Tout ira bien pour toi. » Je suivais ses ordres, et mes parents étaient contents de moi.

Néanmoins, après quelques années, les choses n'allaient plus aussi bien pour moi. Aï monopolisait toute l'attention. À l'école, mes camarades et les instituteurs la portaient aux nues : « Ta sœur est brillante ! Toutes ses notes sans exception sont excellentes ! En plus, elle joue du piano à merveille. » Je détestais entendre ces éloges.

Aï a été facilement admise au meilleur lycée de Nagoya, où je n'avais osé imaginer d'être accepté. Et plus tard à l'université A., l'une des plus réputées du Japon, alors que la mienne était de second ordre. Elle a étudié la biologie. Encouragée par notre père, elle est entrée chez Kida, où je travaillais déjà depuis cinq ans. Là aussi, les employés

et les cadres parlaient d'elle sans arrêt : « Aï est très intelligente, comme madame Kida ! »

Je voulais éclipser ma demi-sœur. Le moyen était de devenir président du *sakaya* Kida, et cela s'est enfin réalisé après la mort de notre père. J'avais trente et un ans.

Pour convaincre ma belle-mère, je lui ai fait valoir l'importance d'avoir un homme à la tête de la société et j'ai aussi joué sur ses sentiments.

« Mère, tu sais bien combien j'ai souffert dans mon enfance. Je n'avais que trois ans lorsque ma mère est décédée. Ce fut un choc pour moi. Après la naissance d'Aï, je me sentais seul : tout le monde l'adorait et la chérissait, mon père surtout. Malgré cela, j'ai fait sans rechigner ce que tu me demandais pour être un bon fils et un bon frère. » Émue, elle m'écoutait. Je lui répétais : « Fais-moi confiance, je travaillerai fort pour la prospérité de la famille Kida. »

J'observe de nouveau ma cravate. Le violet pâle n'est pas si mal finalement. Ma belle-mère sera enchantée de me voir enfin la porter. Je me demande : « Quel sujet va-t-elle aborder à la réunion ? » Tout le monde sait qu'elle envisage de se retirer de son poste d'administratrice déléguée. Si elle a déjà décidé, elle me transmettra ses actions afin que je contrôle entièrement la société.

Dans le miroir, je constate que mon visage a enfin retrouvé son calme. Je souris : « Ce sera une bonne journée. »

Ma femme m'accompagne à l'entrée, comme d'habitude. En mettant mes souliers noirs les plus chics, je lui dis de préparer des mets spéciaux pour ce soir, car j'apporterai une bonne nouvelle.

Il est huit heures quinze du matin. Dans la salle de réunion, nous sommes quatre : moi, ma belle-mère, ma demi-sœur et son mari.

Une jeune employée, dont je ne connais pas le nom, m'apporte un café corsé et pour les autres des tasses de thé. Ma belle-mère me sourit :

— Gorô, tu portes la cravate que je t'ai offerte pour tes quarante ans. Le violet pâle, ça te va très bien.

— Merci. Je suis content que tu l'aies remarquée.

Aï fait un commentaire :

— Cette couleur est subtile. Elle pourrait être élégante ou vulgaire.

Sa mère réagit aussitôt :

— Gorô est vraiment élégant aujourd'hui !

Mon beau-frère chimiste renchérit :

— Cette couleur donne une impression d'ambiguïté, ni chaude ni froide. Elle a deux côtés insaisissables.

Aï s'exclame :

— Ambiguïté ? Insaisissable ? Cela évoque un caméléon !

Son mari s'esclaffe :

— Un caméléon ? Je n'y avais pas pensé.

Vexé, je rabroue Aï :

— Tu veux dire que je suis un caméléon ?

L'employée rit tout bas. Aï m'ignore. Sa mère se tourne vers moi :

— J'ai choisi cette cravate en pensant qu'elle te plairait. Mais aimes-tu vraiment cette couleur ?

— Bien sûr que oui ! Je trouve ce violet très raffiné.

La fille me jette un coup d'œil. Je lui demande :

— Mademoiselle, d'après vous, quelle couleur me va bien ?

Gênée, elle me répond :

— Je pense que le jaune vous va très bien, *Shachô*.

— Le jaune ?

— Oui, comme la fleur de *suisen*.

Ma belle-mère nous interrompt :

— La fleur de *suisen* ! Quelle coïncidence ! J'ai chez moi une vieille cravate bleue avec, en motif, cette fleur jaune. Un motif très romantique.

Suisen ? Ça doit être celle que m'avait offerte Sayoko la veille de mon mariage.

— Gorô, dit-elle, je crois d'ailleurs que cette cravate t'appartient.

Je l'interroge :

— Tu m'as déjà vu la porter ?

— Non. Mais ton père n'avait pas de cravate pareille. Elle ne peut être qu'à toi.

J'affecte l'ignorance :

— Je ne m'en souviens pas.

Aï se moque de moi :

— Tu oublies beaucoup de choses, comme ces politiciens qui répètent au Parlement en séance : « Je n'en ai aucun souvenir. »

Je la regarde de biais comme pour signifier : « Fais attention à ce que tu dis. Toi et ton mari serez bientôt sous mon autorité. »

La jeune employée sort de la salle avec le plateau vide. Je prends mon café fort et émerge enfin de mon sommeil du matin.

Un silence se fait. Ma belle-mère se redresse sur sa chaise et déclare solennellement la réunion ouverte. Les yeux baissés, Aï et son mari écoutent. Je suis déjà très excité. Elle commence son discours d'un ton cérémonieux.

— Merci beaucoup pour votre présence aujourd'hui. Je vous suis reconnaissante pour votre fidélité et votre contribution au *sakaya* Kida, qui aura soixante ans dans trois mois.

Nous applaudissons ensemble, moi, Aï et son mari. Puis un autre silence se fait. Elle continue :

— Cela est remarquable, alors qu'en moyenne une société dure, ou plutôt, reste prospère environ trente ans. Nous avons évité un déclin possible grâce à notre propre whisky haut de gamme. Passionné de cet alcool, mon mari s'était investi dans la distillerie plus de dix ans. Il avait tout à fait raison.

Ma demi-sœur et mon beau-frère la fixent sans ciller. Je réprime des bâillements. Je pense à la jeune employée qui m'a appelé *Shachô*. C'est la façon normale de m'adresser la parole. C'est la règle. Pourtant, aucun membre de ma famille ne me donne ce titre au bureau. Je dois

leur suggérer à cette occasion-ci de l'utiliser comme les autres employés.

Ma belle-mère annonce finalement :

— Bon, j'entre dans le vif du sujet maintenant.

Intrigués, Aï et son mari se regardent. Il me semble qu'ils ne connaissent pas plus que moi l'objet de la réunion. Nous écoutons en silence.

— Comme vous le savez, j'ai quatre-vingts ans. Je suis encore vaillante et autonome. Cependant, il serait temps pour moi de passer mon rôle d'administratrice à quelqu'un d'autre.

Je souris : « Enfin, elle va dire qu'elle va me transmettre ses actions ! » Ma demi-sœur et mon beau-frère semblent déconcertés, alors que je garde mon calme. Aï dit à sa mère :

— Tu as l'esprit toujours clair ! Je veux que tu demeures à la tête de la société.

Ses paroles m'irritent. C'est moi qui suis à la tête ! Son mari acquiesce :

— Je suis du même avis qu'Aï. Tout va bien grâce à vous.

Comme je ne réagis pas, Aï me demande :

— Qu'en penses-tu, Gôro ?

Je la fixe en me disant : « Je n'aime pas que tu m'appelles Gorô ! » Je lui réponds sèchement :

— C'est à Mère de décider. Je respecterai ses choix quels qu'ils soient.

Ma belle-mère me sourit :

— Merci, Gorô. Je suis contente que tu sois compréhensif. J'ai pris cette décision après mûre délibération. Je ne veux pas vous laisser de surprises après ma mort.

Je lui jette un regard amical. Elle a raison. Je déteste les surprises comme quand mon père est décédé. Je n'ai pas aimé qu'il laisse la moitié des actions à sa deuxième femme. Il aurait dû, dès le début, s'arranger pour que je détienne la majorité.

Nous restons silencieux. Puis elle déclare :

— Je souhaite que mon gendre devienne président.

Quoi ? ! Je n'en crois pas mes oreilles. Stupéfait, je regarde Aï et son mari qui ont l'air ahuris. Je m'écrie :

— Que racontez-vous, Mère ? C'est impossible !

Elle ignore mes paroles et s'adresse à son gendre :

— J'ai cinquante pour cent des actions. Je vais t'en transférer la moitié. Maintenant, c'est à toi d'accepter ou non.

Je suis choqué : la moitié à mon beau-frère ! Il aura donc vingt-cinq pour cent du total ? Ce n'est pas possible... Un sourire apparaît sur le visage d'Aï. Je me mets en colère :

— Mère, c'est moi qui suis président !

— Gorô, le temps est arrivé. Tu as profité de ton poste pendant vingt années sans faire grand-chose, alors que ton beau-frère a énormément travaillé pour la société. Il est intelligent et dynamique comme l'était ton père.

Mon corps tremble. Aï interroge :

— Maman, qu'est-ce que tu vas faire du reste de tes actions ?

— J'envisage de vous en donner dix pour cent à chacun, Gorô et toi.

— Ah, c'est gentil à toi. Et que comptes-tu faire avec le reste ?

— Je vais le vendre à nos cadres.

— Ah, bonne idée, maman !

Le sang me monte à la tête. Ce n'est pas vrai... Elle ne pense même pas à mon fils Jun ? Aï fait le décompte comme si elle chantait :

— Gorô et moi, trente pour cent chacun des actions de la société, mon mari, vingt-cinq, et nos cadres, quinze.

Mon beau-frère ne prononce aucun mot, mais il paraît ravi de cette comédie. Lui et Aï détiendront ensemble plus de la moitié. J'ai failli hurler : « Quelle supercherie ! Ridicule ! » Ma belle-mère se tourne vers son gendre :

— Je te donne une semaine. Penses-y bien avant de prendre ta décision.

Mon beau-frère s'incline vers elle :

— Merci beaucoup pour votre confiance. J'y réfléchirai avec soin.

Figé, je les fixe. Elle annonce :

— Alors, j'ai terminé avec vous. Bonne journée !

Aussitôt, Aï et son mari se lèvent et sortent de la salle sans me saluer. Je suis incapable de bouger. Mon sang bout. Quelle humiliation !

La jeune employée revient. Elle me sourit :

— *Shachô*, voudriez-vous un autre café ?

— Non !

Surprise, elle recule. Ma belle-mère lui demande de débarrasser la table, et la fille part avec son plateau rempli de tasses vides. Troublé, je me dis : « Il faut que je la convainque de changer d'avis. Sinon, ce sera catastrophique pour moi. »

Ma belle-mère dit calmement :

— Désolée, Gorô. J'en suis arrivée à cette solution après avoir consulté nos cadres quant à l'avenir de notre société. Si tu as des questions, je t'écouterai maintenant.

Je réplique, énervé :

— Pourquoi as-tu consulté nos cadres ? Je suis président. Tu aurais dû m'en parler d'abord. Je n'accepterai pas cette décision insensée. C'est un fils de la famille Kida qui doit hériter de la société et en assurer la direction. Tu ne penses pas à Jun ? Pourquoi dois-je céder mon poste à mon beau-frère ?

Elle me répond, toujours calme :

— Parce que je me soucie avant tout de la prospérité et de la réputation de la société. On ne peut pas toujours suivre la tradition et les coutumes.

— Tout va bien au *sakaya* Kida sous ma présidence.

— Parce que je surveille les affaires derrière toi. Aï et son mari travaillent énormément alors que tu t'amuses dans des partys. Tout le monde est au courant pour tes maîtresses. J'entends aussi des bruits désagréables sur ton comportement avec l'actrice Yuri K.

Je suis embarrassé : comment connaît-elle ma liaison avec Yuri ? Mon corps frémit. Elle poursuit :

— Quant à Jun, il ne veut pas entrer dans la société, il souhaite devenir psychologue. Puisque tu refuses de l'écouter, il est venu me parler à ce propos.

Quoi ? Mon fils a discuté de ça avec elle ? Je crie :

— Jun n'a que dix-huit ans, il est trop jeune pour décider de son avenir !

— C'est possible, Gorô. On verra. Par contre, son cousin souhaite entrer dans la société dès qu'il aura terminé ses études, le printemps prochain.

Mon neveu ? Le fils de ma demi-sœur se spécialise en philosophie. Je me rappelle les paroles de Jun : « Pourquoi pas ? Il est aussi le

petit-fils de ton père, en plus il porte le même nom de famille que nous. » Je n'avais jamais imaginé que son cousin aurait de telles ambitions.

— C'est un garçon sage et réfléchi, dit-elle. Il observe tout le temps le travail de ses parents, un chimiste et une biologiste, qui suivent l'esprit de mon mari.

Nerveux, je crispe les lèvres. Je pense : « Mon neveu futur président ? Non, je ne l'accepterai jamais. Il faut que ce soit mon fils. Je dois persuader mon beau-frère de refuser mon poste. » Ma belle-mère continue :

— Gorô, je compte créer une nouvelle position pour toi, si tu souhaites demeurer encore au sein de la société.

Ébranlé, je lui demande :

— Quelle position ?

— Président d'honneur.

Malgré moi, je me penche vers elle :

— Président d'honneur ? !

— Oui. Mais sans droit de représentation. C'est le mieux que je pourrais faire pour sauver ton honneur.

Il fait noir. La plupart des employés sont partis.

Je suis dans mon bureau. De tout l'après-midi, je n'ai parlé à personne. Mon sang bout quand je me rappelle le sourire victorieux d'Äi.

Il est sept heures passées. Ma femme doit m'attendre avec des mets spéciaux pour fêter, comme convenu ce matin. Je n'ai pas envie du tout de rentrer chez moi. À contrecœur, je compose le numéro de la maison. Bizarrement, ni elle ni Jun ne répondent. Que font-ils ? Je laisse un message sur le répondeur.

— Allô, c'est moi. Je suis toujours au travail. J'ai encore des choses à faire, vous pouvez commencer à dîner.

Je veux boire de l'alcool, seul. Mon *izakaya* habituel me convient : le nouveau propriétaire ne me connaît pas. Aussitôt, je quitte le bureau. Dans la voiture, j'enlève ma cravate violet pâle et l'enfonce dans la pochette sur le côté du siège.

L'*izakaya* est tranquille. Installé au bout du comptoir, je bois du saké. Je me dis, en colère : « Président d'honneur sans droit de représentation ? Quelle blague ! »

Ma belle-mère a annoncé que la société me paierait une indemnité de départ pour mes vingt-neuf années de service et que je recevrais ensuite une rémunération mensuelle équivalente à celle d'un nouvel employé de vingt-deux ans. Je n'en croyais pas mes oreilles. Elle a même ajouté : « À condition que tu te conduises convenablement. »

En bref, je serais exclu de l'administration et du pouvoir ! Pire, on me traiterait comme un enfant en surveillant « ma conduite ». Il faut que j'évite cette catastrophe.

Au comptoir, il y a un client de mon âge qui boit de la bière. Il est seul comme moi. Le chef prépare du sushi. L'appelant *Sensei*^[15], il bavarde avec lui.

— Votre clinique semble déjà populaire. Vous devez être un bon vétérinaire. Félicitations !

J'en déduis que ce client est le propriétaire de la clinique qui vient d'ouvrir à côté de l'*izakaya*. Mon fils adore les animaux, mais je ne le laisse pas en garder chez moi, ne serait-ce qu'un hamster. Je déteste les bêtes.

Je téléphone chez Aï pour parler à son mari. Ma nièce répond d'un ton tout joyeux :

— Bonsoir, oncle Gorô ! Mon père ? Oui, il est là.

J'entends le bruit des assiettes, l'abolement de leur chien, des rires d'Aï et de son fils. Je suis agité. Mon beau-frère prend l'appareil :

— Bonsoir, Gorô.

— Je dois discuter avec toi.

— À propos du poste de président ?

— Évidemment ! Tout ce que ma belle-mère projette est insensé. Tu dois décliner sa proposition. Je suis le fils de la famille Kida. Une telle initiative affligerait mon père et mon grand-père s'ils étaient vivants.

Il reste silencieux. Je reprends sur un ton poli et amical :

— Je n'avais que trente et un ans lorsque mon père est mort. C'était dur de prendre toute la responsabilité en tant que chef. Malgré tout, j'ai fait tout ce que je pouvais faire, et tout va...

Mon beau-frère m'interrompt avec douceur :

— Oui, Gorô, je le sais. C'est grâce à tes efforts que la société va toujours bien.

Il poursuit. Son ton devient sympathique. « Ça y est ! » Il s'arrête un moment. Il doit réfléchir. J'attends.

— J'ai discuté avec Aï, dit-il enfin.

— Alors ?

— J'ai décidé d'accepter la proposition. Nos cadres aussi souhaitent que je sois le président. Je suis désolé, Gorô.

Furieux, j'éteins mon téléphone portable.

Ma belle-mère, Aï et son mari, leur fils, nos cadres. Ces gens ont intrigué dans mon dos. Quelle impudence ! Je tremble de rage.

Je ne sais pas quoi faire maintenant. Je ne veux toujours pas rentrer directement à la maison. Ivre, je ne suis pas en état de conduire. Avant d'appeler un taxi, je téléphone à O. :

— C'est moi, Gorô. Je serai chez toi dans quinze minutes.

— Mais je suis en train de...

— Je n'ai pas encore dîné. Prépare-moi quelque chose de léger, comme du poisson grillé et du tofu.

— Mais...

— Mais quoi ?

Elle se tait. C'est la première fois qu'elle hésite ainsi. Peu importe. Je répète :

— J'arrive !

Je sors du restaurant.

Fatigué, je m'affale dans le taxi. Il est huit heures quarante. Ma femme et Jun doivent déjà avoir terminé de dîner. En somnolant, je murmure : « Quelle journée... » Je bâille.

Je suis fâché contre mon fils. Il a discuté de son avenir dans mon dos avec ma belle-mère ! C'est une trahison envers son père, qui a subvenu à tous ses besoins. Il faut que je le sermonne. Ma femme ne l'a pas correctement éduqué. Jun a raison : sa mère a besoin d'un psychologue. Son problème mental n'a rien à voir avec mes maîtresses.

De nouveau, je téléphone chez moi. Toujours pas de réponse. Je suis intrigué : « Où sont-ils ? » Je laisse un autre message :

— C'est encore moi. Ce soir, je dois accompagner un client au bar. Je rentrerai vers minuit.

À tout hasard, je tente de joindre Jun sur son téléphone portable. Il ne répond pas non plus. « Bizarre... » Je passe un coup de fil à Yôko à sa résidence universitaire. Elle est là.

— Papa ? Désolée, je n'ai pas le temps de bavarder maintenant. Il faut que je m'en aille. À bientôt !

— Attends...

La communication était déjà coupée. Il est presque neuf heures. On est en semaine. Yôko va sortir à cette heure au lieu d'étudier ? Je n'aime pas ça. Sa mère doit la garder chez nous. Je ne le lui pardonnerai pas si Yôko fréquente un garçon.

Je repense à mon nouveau poste : président d'honneur. Après tout, ça sonne bien. On croira que j'ai été promu. Je pourrais expliquer à tout le monde que c'est moi qui ai décidé de céder la présidence à mon beau-frère car je suis trop occupé. Finalement, je me sens mieux.

Quand le taxi est près de chez O., je demande au chauffeur d'arrêter. Il me dévisage :

— Vous êtes bien le président du *sakaya* Kida, n'est-ce pas ?

De bonne humeur, je lui tends deux billets de dix mille yens :

— Oui, je suis *Shachô*. Gardez la monnaie.

15 *Sensei* : terme de politesse qu'on utilise pour une personne qu'on respecte comme un maître, un savant.

Descendu du taxi, je marche dans le noir pour me rendre chez O. Un chemin qui m'est familier depuis trois ans.

O. a le caractère approprié pour être ma maîtresse. Je n'étais pas content quand elle m'a dit que son défunt mari trouvait qu'elle ressemblait un peu à ma femme. Mais je dois admettre que toutes les deux sont bien meilleures que Yuri, cette ingrate qui m'a trahi pour se marier avec un salarié quelconque.

J'ignore comment ma belle-mère a appris ma relation avec Yuri. Pour le moment, il faudra que je me tienne à l'écart de cette actrice. En attendant, je pourrais discuter avec son producteur d'une possibilité de commandite de notre part. Je suis encore le président du *sakaya* Kida. Je dois profiter de mon pouvoir. Il est évident que Yuri me reviendra, en demandant pardon.

Je m'approche de la maison d'O. Maintenant, j'ai vraiment faim. J'espère que mes plats préférés sont déjà prêts. Ce soir, je lui annoncerai ma nomination : président d'honneur. O. sera fière de cette promotion.

Son défunt mari n'était qu'un comptable subalterne chez Kida. C'est dommage qu'une femme aussi belle qu'O. ait été mariée à un salarié si ordinaire. Le couple faisait des économies pour acheter une maison. Elle a dû beaucoup travailler. Elle mène enfin une vie confortable grâce à moi. Peut-être que je lui offrirai un petit chalet, comme je l'ai fait pour ma femme.

J'arrive chez O., un peu dégrisé.

Après m'être assuré qu'il n'y a personne autour, j'introduis la clé dans la serrure. Bizarrement, elle se coince. Je la sors et répète le même geste, mais en vain. C'est la clé que j'utilise depuis trois ans. « L'a-t-elle changée ? » Je n'aime pas ça.

J'hésite, puis j'appuie sur la sonnette. Après quelques secondes, la porte s'ouvre lentement. O. n'est pas encore en kimono de nuit. Elle porte un pantalon et un col roulé. Tout de suite, je mets mes pieds dans l'entrée. Je la blâme :

— À quoi joues-tu pour m'accueillir ainsi ?

— Je voulais te l'expliquer tout à l'heure au téléphone, mais tu as raccroché.

— J'ai très faim. En mangeant, j'écouterai tes excuses.

— Il n’y a rien à manger pour toi. Rentre chez toi.

— Pardon ?

Je regarde son visage raidi. Elle ne fait même pas signe de m’inviter au salon, dont la porte est fermée. Il y a à mes pieds une paire de souliers noirs pour homme. Étonné, je l’interroge :

— Tu as un visiteur ?

— ...

— Qui est-ce ?

— Ça ne te regarde pas.

Je lui réplique d’une voix étouffée :

— Comment oses-tu me parler ainsi ? Tu es ma maîtresse, ma deuxième femme.

Elle murmure :

— Ou bien la troisième ou la quatrième.

— Tu veux devenir la première ?

— Non, mais peu importe. Je te demande de partir maintenant et pour toujours.

Stupéfait, je fixe sa mine sévère inhabituelle :

— De quoi tu parles ? Je songe même à t’acheter une maison à la campagne.

— C’est gentil à toi. Mais c’est fini entre nous.

— Est-il alors plus riche que moi ?

— Je n’ai pas de petit ami. Simplement je veux mettre fin à notre relation.

— Je ne comprends pas.

Elle sort une enveloppe de la poche de son pantalon. En me la tendant, elle dit :

— Cet après-midi, j’ai écrit une lettre pour toi. Prends-la. Adieu, Gorô.

« Adieu ? » Je reste confus. Brusquement, elle me fait signe de sortir de la maison. Malgré moi, je recule : « A... Attends ! » Elle ferme la porte.

Je me retrouve dans le noir, complètement dessoûlé. Déconcerté, je me tiens immobile quelques instants.

Je me demande comment rentrer chez moi. Ma voiture est

stationnée près de l'*izakaya* où j'ai bu du saké. Je marche jusqu'à un boulevard pour attraper un taxi en maraude. Il fait froid. Un vent glacial me pique le visage. J'ai très faim. Mon corps frissonne. Je me sens comme un enfant grondé par ses parents et mis à la porte.

Je n'ai jamais vu O. se comporter aussi orgueilleusement. « Adieu, Gorô. » Après Yuri, c'est maintenant elle qui me jette ce salut stupide. Est-ce que c'est un hasard ? L'indignation m'envahit.

Je n'aperçois pas de taxis dans la rue. Je me déplace sous la lumière d'un réverbère. En hésitant, j'ouvre sa lettre. Un chèque en tombe. En le ramassant, je lis le montant. C'est la somme que je lui avais donnée pour l'aider à acheter sa maison.

« Cher Gorô,

L'autre jour, j'ai évoqué ta première visite chez moi, celle un peu après les funérailles de mon mari. Lorsque je t'ai dit combien tu m'avais alors touchée en me racontant l'histoire de ton enfance, tu m'as répondu, étonné : "Je ne m'en souviens plus." Est-ce vrai que tu n'en as plus aucun souvenir ?

En effet, tu es bon en paroles. Tu as bien réussi à m'émouvoir et à m'embobiner pour que je devienne *une* de tes maîtresses.

Nous nous sommes fréquentés quatre ans sans grand problème. Malgré tout, je suis arrivée à la conclusion qu'il faut mettre un terme à cette relation secrète. Je regrette de l'avoir commencée. C'est ma faute.

Je te le dis franchement. Au début, j'étais vraiment sous ton charme : gaieté, gentillesse, politesse, générosité. Mais, avec le temps, j'ai eu le sentiment que tu étais plutôt quelqu'un de blessé. Je tentais de te faire du bien en acceptant tes visites à tout moment, et je commençais même à jouer un rôle pour te plaire. Finalement, je me suis sentie lourde et fatiguée. D'ailleurs, tu es devenu arrogant et autoritaire. Je ne supporte plus cette attitude.

Hier soir, j'ai découvert un journal intime que mon mari avait écrit dans sa chambre d'hôpital. En le lisant, j'ai compris de nouveau quelle bonne personne il avait été. Je pensais : "Quel bonheur d'avoir été sa femme !" C'est à ce moment que j'ai enfin décidé de rompre toute relation avec toi.

Tu ne te souviens probablement pas de cet employé discret et honnête, mais c'est l'homme que j'ai aimé et aime toujours.

Adieu, O. »

Je reste figé au pied du réverbère. Un frisson me traverse. En

déchirant la lettre, je me remets à marcher.

Je rentre enfin chez moi. En sortant de ma voiture, je grogne : « Quelle journée longue, décevante et humiliante ! » Je ferme la portière violemment.

Toutes les lumières sont éteintes, sauf celle du salon. Il est presque onze heures. J'imagine que ma femme est encore éveillée et Jun déjà couché. Elle me demandera quelle est ma bonne nouvelle. Je lui répondrai : « J'ai trop de responsabilités. On a trouvé une solution : je donnerai mon poste à mon beau-frère, je serai président d'honneur, je le guiderai comme son mentor. »

J'entre dans la maison. Tout est silencieux. Je vais d'abord au salon, mais ma femme n'est pas là. Je me dis : « Tant mieux. Je ne veux parler à personne maintenant. »

Je meurs de faim. Je me dirige vers la salle à manger en pensant aux mets spéciaux que j'ai dit à ma femme de me préparer. En y entrant, je m'étonne. Il n'y a rien du tout sur la table. C'est bizarre. Je vais dans la cuisine. L'évier et le comptoir sont vides et propres. Je reste interloqué.

J'ouvre le réfrigérateur. Il n'y a pas grand-chose : fromages, pains tranchés, saucisses. Je n'aime pas ces produits. Je veux manger une soupe de *miso*, du poisson grillé, des yakitoris, des sashimis. Ce sont les plats que j'attendais ce soir avec de la bière. La colère m'envahit. Je monte à l'étage pour réveiller ma femme.

Sa chambre est en face de la mienne. J'ouvre la porte coulissante et appuie sur l'interrupteur de la lumière. À ma grande surprise, elle n'est pas là. Ses futons ne sont même pas étalés sur les tatamis. En plus, le petit bureau, la table de toilette et la commode à tiroirs ont tous disparu. « Qu'est-ce qui se passe ici ? » Confus, je reste un moment dans la pièce vide.

Je pense à Jun et descends au rez-de-chaussée. Sa chambre est située à côté de la cuisine. Devant la porte, j'appelle :

— Jun, tu es là ?

Pas de réponse. Il doit dormir profondément ou bien... J'allume la lumière. Il n'y a rien : le lit, le bureau, les livres, tout a disparu.

Je vais à la porte que Jun utilise régulièrement, celle qui donne accès à l'arrière-cour. Ses souliers et ses baskets ne sont pas là. Je sors. Sous la lumière, je vois un chat noir traverser la cour. C'est celui qui

traînait sur mon terrain l'autre jour. Il s'arrête et me fixe. Immédiatement, je le chasse en lui lançant un morceau de bois.

Où sont-ils ? Encore stupéfait, je retourne dans le salon.

Ce matin, lorsque j'ai parlé avec eux, il n'y avait rien d'anormal. Ma femme m'a souri : « J'espère que la réunion avec ta belle-mère sera profitable. » J'ai salué mon fils pour l'encourager dans ses examens et il m'en a remercié. Je murmure : « Quelle comédie ! »

Je m'installe sur le canapé. Je me répète : « Qu'est-ce qui se passe maintenant autour de moi ? » Yuri, ma belle-mère, Aï et son mari, O., ma femme et mon fils. L'un après l'autre, tout le monde est contre moi.

Sur la table basse, il y a une enveloppe blanche. J'y vois les mots : « À mon mari » C'est la deuxième lettre aujourd'hui, après celle d'O. Je veux la déchirer sans la lire, mais j'hésite.

J'ai toujours faim. Je n'ai presque rien mangé depuis ce matin. Revenu dans la cuisine, je sors de la nourriture du réfrigérateur. Debout devant le comptoir, je mords dans un saucisson sans le découper et l'avale en buvant de la bière. Je mange aussi un morceau de fromage.

Une fois mon estomac un peu rempli, je vais de nouveau dans le salon. Je me réinstalle sur le canapé. À contrecœur, j'ouvre l'enveloppe en question. C'est une longue lettre. Je commence à lire.

« Mon cher mari,

Aujourd'hui, je quitte la maison avec Jun. Tu seras surpris par notre absence soudaine à ton retour de ton bureau, ou de chez l'une de tes maîtresses. C'est la seule façon pour moi de mettre un point final à notre vie conjugale.

Ne te fâche pas contre Jun qui me suit. Il va rester avec moi jusqu'à la fin du lycée. Il a fermement l'intention d'étudier la psychologie et je lui donne mon appui. Quel garçon précieux ! Il est très intelligent et il a une sensibilité très délicate pour comprendre les sentiments d'autrui. Je ne sais pas combien de fois il m'a sauvée en me consolant lorsque j'étais déprimée.

Nous sommes mariés depuis vingt-trois ans. C'est long mais vide aussi. Nous n'avons pas vécu ensemble, ni physiquement ni mentalement. Trop occupé par tes maîtresses, tu n'avais jamais de temps pour ta propre femme et tes enfants.

Tu m'avais bien séduite lors de notre rencontre au *miai*.

Gentil et poli comme un vrai gentleman, tu as sur-le-champ saisi mon cœur. Tu m'as parlé de ton enfance difficile et m'as promis de

fonder une famille chaleureuse avec nos enfants. Tu m'as aussi dit que l'infidélité et le divorce seraient hors de question. J'ai été émue.

Mais, tout ça, ce n'était qu'un mirage. C'est fini entre nous.

J'ai appris, il y a quelques années, qu'avant nos fiançailles tu avais une petite amie que tu avais continué à voir jusqu'à notre mariage. Et, depuis, combien de maîtresses as-tu eu, l'une après l'autre ?

Je n'osais envisager un divorce alors que les enfants étaient encore petits. Maintenant, c'est eux, Yôko et Jun, qui m'encouragent à agir le plus vite possible. Ils sont réalistes.

Longtemps, je me suis sentie coupable de notre vie conjugale qui ne fonctionnait pas : c'était ma faute si tu avais besoin d'aventures. Devenue dépressive, j'ai consulté des psychologues. Leurs conseils étaient simples et clairs : "Vous n'y êtes pour rien. Il faut que vous le quittiez." Pourtant, ce n'était pas facile pour moi à cause des enfants. Alors, j'essayais de me plonger dans la peinture pour ignorer ce que tu faisais dans mon dos. J'évitais de rester seule avec toi. La maison de campagne me convenait très bien.

Jun m'a dit une fois : "Papa ne changera pas de conduite. Je crois qu'il est toujours blessé par son enfance malheureuse, qu'il n'a pas pu développer son amour de soi. Il doit séduire les femmes pour occuper son cœur vide."

J'ai été ébahie par son observation lucide sur toi, son propre père. Selon Jun, tu es autoritaire et dominateur parce que tu ne peux pas accepter ton niveau de compétence et d'intelligence. Tu es toujours jaloux de ta demi-sœur. J'ai compris que tu n'aurais jamais la paix dans ton cœur. Après tout, j'ai pitié de toi.

Quant à nos enfants, ils te verront quand ils le voudront. Pour leurs frais de scolarité, ils sont prêts à les payer eux-mêmes en travaillant. J'ai récemment reçu une bonne nouvelle : une grande galerie vient d'acheter mes tableaux à très bon prix. Je pourrai les aider.

Yôko a un petit ami très sympathique. Un salarié, artisan dans un atelier d'instruments de musique. Ils vont se marier l'année prochaine, après qu'elle aura terminé ses études.

Au fait, tu m'as dit ce matin que tu m'apporterais une bonne nouvelle et que je devais préparer tes plats préférés pour ce soir. Désolée, je n'en ai pas eu le temps à cause de notre déménagement. J'espère que tu as vraiment reçu une bonne nouvelle.

Voici un formulaire de divorce que j'ai signé. Il n'y a rien à discuter là-dessus. Signe-le à ton tour, s'il te plaît.

Adieu. »

Je me réveille dans l'obscurité.

Couché sur le dos, je m'aperçois que j'ai dormi tout habillé. J'ai froid. La couverture est tombée de mon lit. Je veux la ramasser, mais je n'en ai pas la force. J'essaie de me lever, mais mon corps refuse. Mes mains tremblent hors de mon contrôle. J'ai mal à la tête. Les yeux fermés, j'attends que la douleur passe.

Le silence est total. Je réfléchis à la conduite de ma femme.

Quand nos enfants étaient petits, elle les emmenait régulièrement à la campagne. Une fois adolescents, ils ont préféré rester en ville, et elle y restait aussi pour s'occuper d'eux. Bientôt, elle a commencé à dormir seule dans sa chambre. Puis Yôko a déménagé à sa résidence universitaire et, quand Jun découchait, ma femme partait invariablement à la campagne. Elle ne m'a jamais encouragé à l'y accompagner ni demandé de faire des voyages ensemble.

Soudain, j'ai la nausée.

Je me force à me lever pour aller aux toilettes. Il faut que je me vide l'estomac. Dès que j'y arrive, j'essaie de vomir. Il me remonte à la bouche une odeur désagréable de fromage pourri. Cela me donne encore plus envie de vomir, mais en vain. Ma respiration devient courte. Je me tiens immobile, la tête penchée vers la cuvette des cabinets. Ma salive tombe dans l'eau. Mes yeux se mouillent de larmes piquantes. Je me redresse enfin et me rince la bouche.

Je me regarde dans le miroir.

Mon visage laid m'effraie : les paupières gonflées, la peau sale, les lèvres sèches. Je n'ai jamais vu ma figure aussi affreuse. Je me lave en murmurant : « Quelle vie... » L'image de Sayoko effleure mon esprit. J'entends sa voix de jeune fille : « Gorô, tu es un enfant blessé. » Je sors aussitôt des toilettes.

Il est six heures du matin. C'est encore la nuit noire.

Le pantalon et la chemise que je porte depuis hier sont tout fripés. Je les jette dans le panier à linge et prends une douche. Je mets un pyjama propre. J'ai soif. Je descends au rez-de-chaussée.

En buvant de l'eau fraîche, je repense aux fromages et aux saucisses que ma femme et Jun m'ont laissés en sachant que je ne les aime pas du tout. Je sors ces aliments du réfrigérateur et les jette dans la poubelle.

Je n'ai aucun désir d'aller au bureau. C'est seulement hier matin que ma belle-mère a annoncé sa décision désastreuse dans la salle de réunion. Néanmoins, j'ai l'impression que cet événement s'est produit il y a des mois.

Je revois les sourires satisfaits d'Aï et de son mari. Moi ne détenant que trente pour cent des actions, eux ensemble cinquante-cinq pour cent. Même si moi et Aï sommes traités également, ce résultat n'a aucun sens. Pire, les quinze pour cent restants seront vendus à nos cadres qui étaient d'accord pour que mon beau-frère prenne la présidence.

Après cette réunion absurde, j'ai tenté de me convaincre que ce ne serait pas si mal d'être président d'honneur, car ce titre paraît plus prestigieux que président. Néanmoins, je suis toujours humilié par les paroles de ma belle-mère : « Oui. Mais sans droit de représentation. C'est le plus que je pourrais faire pour sauver ton honneur. »

Quoi qu'elle dise, je suis très populaire auprès de nos clients importants. Je ne sors pas inutilement les rencontrer au bar ou dans des partys. C'est toujours au profit de notre société. Les contacts directs sont indispensables. Les gens adorent ma franchise et ma générosité. Grâce à moi, notre clientèle augmente. Mon beau-frère chimiste et pédant est trop sérieux. Nos clients s'ennuieront avec lui. On verra...

Je téléphone pour laisser un message sur le répondeur de ma secrétaire.

— Allô, c'est *Shachô*. Je m'absenterai du bureau probablement toute la journée. S'il y a des appels de nos clients importants, dis-leur qu'on peut me joindre sur mon portable. À demain !

Je veux prendre un café fort. J'ouvre les placards en cherchant les grains de café que j'aime. Je ne les trouve nulle part, ni le moulin à café ni la cafetière. « Ma femme a emporté tout ça ? Quelle méchanceté ! » Sans savoir quoi faire maintenant, j'entre dans le salon avec une bouteille de bière et allume la télévision.

Les informations du matin viennent de commencer. On raconte l'histoire d'un éléphant mort subitement dans un zoo à Tokyo. La caméra suit des visiteurs émus et pleurant devant les clôtures. Je saute de chaîne en chaîne. À mon étonnement, on répète partout la même histoire, comme s'il ne se passait que ça au Japon. Je m'écrie : « Ridicule ! »

Ma main tenant la télécommande s'immobilise quand j'aperçois sur l'écran le visage de Yuri. C'est une émission de variétés. Un présentateur et son assistante parlent d'elle en montrant sa photo.

L'homme dit :

— Yuri K. a récemment gagné un prix prestigieux pour son rôle principal dans le film *Ne me quitte jamais, maman* ! Et ce matin, elle nous annonce une grande surprise : elle est fiancée !

Mon visage se crispe. L'assistante s'exclame :

— Alors, qui a conquis le cœur de cette actrice extraordinaire ? On a très hâte de le savoir !

J'éteins la télévision. « Hein ! Ce n'est qu'un garçon très banal ! Yuri regrettera son choix naïf. » Je termine ma bière d'un trait.

La lumière pénètre dans le salon à travers les rideaux. J'ouvre les portes coulissantes qui donnent sur le jardin. On est en décembre, mais le soleil est très fort pour cette saison. Des moineaux viennent picorer. Ils crient bruyamment en sautillant. Je les chasse d'un geste : « Chut ! » Ils s'envolent.

Je sens de nouveau une douleur sourde à l'estomac. Un instant me revient l'odeur de fromage pourri, ce qui me soulève le cœur. J'expire avec force pour m'en débarrasser.

J'ai envie de fumer. Ça fait longtemps que je n'ai pas touché une cigarette. C'était à cause de Yuri qui détestait l'odeur du tabac. N'étant pas dépendant, je n'ai pas eu de mal à arrêter. Ma famille m'a félicité sans savoir ce qui m'avait motivé. Je pense qu'il y a encore des paquets de cigarettes dans ma chambre. Je remonte à l'étage.

Je vois la couverture tombée du lit, dans laquelle apparaît la lettre d'adieu de ma femme. C'est étrange. Je ne me souviens pas de l'avoir apportée ici. Je n'ose la relire, ni la déchirer comme la lettre d'O. Je la ramasse et la jette dans un tiroir de mon bureau.

Après un peu de repos, j'ai de nouveau faim.

J'entre dans la cuisine. Naturellement, personne ne m'attend à table ni ne m'a préparé mon petit déjeuner habituel : soupe de *miso* chaude, bol de riz frais, omelette, poisson séché, *umeboshi*^[16] et morceaux de *nori*^[17]. Je m'indigne contre ma femme.

Je trouve dans un placard un sac de nouilles instantanées. Ce n'est pas assez, j'aimerais les préparer avec d'autres ingrédients. Dans le réfrigérateur, il doit y avoir quelque chose comme des œufs ou des épinards. Mais il n'y en a pas. Je pense aux saucisses que je viens de jeter dans la poubelle. Je manque de les reprendre. Enfin, je fais cuire le bloc de nouilles sèches dans une casserole, sans ingrédients. Cela me rappelle l'époque où j'étais étudiant.

Il est environ neuf heures : chez Kida, tout le monde travaille à son bureau. Malgré mon message tout à l'heure à ma secrétaire, personne

ne m'a encore appelé sur mon portable. Même le téléphone fixe ne sonne pas. Bizarre... Dans ce silence total, je commence à perdre mon sang-froid.

Les nouilles sont cuites, j'y ajoute les condiments en poudre fournis dans un sachet. Installé à la table, je prends ce petit-déjeuner lamentable. Ma main tenant les baguettes tremble. J'avale les nouilles sans les goûter. À ce moment réapparaît dans ma tête le souvenir de Sayoko.

16 *Umeboshi* : prune confite dans du sel avec des feuilles de perilla.

17 *Nori* : feuille d'algue séchée.

— Gorô ! Je ne m’y attendais pas. Entre !

Je me rends chez Sayoko sans lui avoir téléphoné. C’est le samedi soir, la veille de mon mariage. En entrant, j’aperçois des livres et des cahiers étalés sur sa table basse au milieu de la pièce à tatamis.

— J’ai bientôt des examens, dit-elle.

Gêné, je me caresse les cheveux :

— Je ne te dérangerai pas longtemps.

— Ne fais pas de manières ! C’est l’heure de dîner. Il n’y a que des nouilles instantanées, mais j’y ajouterai des œufs et des épinards. Tu peux m’accompagner, n’est-ce pas ?

Je détourne les yeux de son sourire insouciant. Elle ne sait même pas que je me suis fiancé il y a trois mois. Si je suis venu ici, c’est pour lui annoncer mon mariage demain. Sans attendre ma réponse, Sayoko insiste :

— Une pause d’une heure ne me dérangera pas. Assieds-toi !

Elle débarrasse aussitôt la table. Je lui demande :

— Étais-tu au magasin aujourd’hui ?

— Oui, jusqu’à quatre heures comme d’habitude.

À dix-neuf ans, Sayoko est en dernière année de son lycée du soir. Tous les jours, elle travaille dans la boutique de légumes, sauf le dimanche, où je la vois normalement.

L’air curieux, elle m’interroge :

— C’est rare que tu viennes ici un samedi. Quoi de neuf ?

Je bégaye :

— Rien... rien de spécial. J’avais envie de te voir.

— C’est gentil à toi ! Si tu m’avais prévenue de ton arrivée, j’aurais pu acheter quelque chose de mieux.

Assis, j’attends qu’elle prépare les nouilles instantanées dans sa cuisine rudimentaire. J’observe son unique pièce où nous faisons l’amour. Ici, elle mange, étudie, dort. Elle n’a pas de télévision, elle écoute la radio.

Son appartement est vraiment vétuste et bon marché. Les toilettes sont dans le corridor, partagées avec les autres locataires de l’étage.

J'évite d'y aller le plus possible pour ne pas croiser ses voisins. Et pour le bain, on doit se rendre dans un *sentô*^[18], à cinq minutes à pied.

Sayoko chantonne en nettoyant des épinards. Un instant, elle se tourne vers moi avec son sourire toujours détendu.

— Demain, c'est dimanche. Qu'est-ce que tu fais, Gorô ?

— Je... je dois aller chez mes parents.

— Y a-t-il une réunion familiale ?

Embarrassé, je fais oui de la tête. Elle commence à couper les épinards.

Je réfléchis. Vu qu'elle prépare ses examens, il vaut peut-être mieux ne pas lui annoncer mon mariage. Je repense : « Si nous continuons à nous voir, à quoi bon en parler maintenant ? »

Cela fait un an que je la fréquente. Je l'ai rencontrée pour la première fois dans sa boutique.

À cette époque, je venais de rompre avec une divorcée de quarante ans et je cherchais une autre maîtresse, cette fois plus jeune que moi. Sayoko était parfaite pour moi. De plus, elle vivait seule et loin de sa famille. Un jour, je l'ai invitée à faire une promenade dans ma nouvelle voiture allemande. Elle me parlait très librement, comme si elle avait été ma sœur aînée. Cela me déconcertait. Elle ne savait pas encore que j'étais le fils du président du *sakaya* Kida.

Sayoko dépose deux bols sur la table.

— C'est prêt ! Bon appétit, Gorô !

Les nouilles instantanées sont accompagnées d'un œuf mollet coupé en deux, d'épinards et d'un *umeboshi*. Les couleurs de chaque ingrédient sont vives : blanc, jaune, vert et rouge. Je songe à la cérémonie de mon mariage du lendemain, qui aura lieu dans un hôtel de luxe. Sayoko s'exclame :

— Demain, c'est un jour spécial pour nous !

« Spécial ? » Troublé, je ne réponds pas.

— C'est l'anniversaire de notre premier rendez-vous !

— Vraiment ?

— Oui !

Elle m'apporte aussi des assiettes de *tsukemono*^[19] aux concombres et aubergines. C'est sa grand-mère maternelle qui les a confectionnés, ainsi que les *umeboshi*. Grâce à elle, Sayoko sait très bien cuisiner. J'aime beaucoup ses plats maison comme le poisson grillé, le *niku-jaga*^[20], la soupe de *miso*, les légumes sautés ou bouillis à la sauce de

soya.

Pendant que nous mangeons, Sayoko me parle de sa grand-mère. Je l'écoute en silence. Je sais que sa mère est morte quand elle était petite, comme la mienne. Remarié, son père a eu trois enfants avec sa deuxième femme. Lorsqu'elle a eu dix ans, cette grand-mère maternelle l'a prise en charge.

Sayoko me regarde dans les yeux :

— Tu n'as pas ton air habituel, Gorô. Quelque chose te dérange ?

Je secoue la tête en prenant l'*umeboshi*. Elle n'insiste pas et continue son bavardage. Aujourd'hui, elle parle beaucoup de sa grand-mère, qui habite seule à Okayama, où elle est née.

Sayoko me traite comme un vieil ami. Cela n'a pas changé depuis notre premier rendez-vous. Lorsque je lui ai finalement dévoilé que je serais le prochain président du *sakaya* Kida, elle n'a pas été impressionnée du tout. Au contraire, elle m'a taquiné : « Hein ? Tu n'as pas le choix de ton avenir ? En plus, tu n'es pas le genre à être président. Ce sera pénible pour toi, mon pauvre Gorô ! »

Elle poursuit. Je l'écoute toujours sans un mot.

Son père travaillait dans une petite entreprise de construction. À cause de son métier, il s'absentait fréquemment. Sayoko était triste dans sa nouvelle famille. Elle envoyait son demi-frère et ses demi-sœurs, qui avaient leur propre mère. Elle pleurait en pensant à la sienne dont elle ne se souvenait plus.

— Mon père ne comprenait pas ma solitude, dit Sayoko. Il me répétait : « Obéis à ta nouvelle maman. Sois gentille avec ton frère et tes sœurs. » Je faisais tout ce que ma belle-mère me demandait afin d'en être aimée. Mon père était content de moi. Je croyais que tout irait bien tant que je plairais à mes parents.

En l'écoutant, je revois ma belle-mère serrer Aï dans ses bras, fredonner en la berçant. Je deviens distrait. J'entends la voix de notre professeur de piano : « Gorô, amuse-toi comme si tu chanta. Joue avec ton cœur, comme ta sœur. »

Sayoko a un sourire ironique sur les lèvres :

— Je me conduisais tellement bien à l'école. On m'appelait « Sayoko la gentille ».

Je réagis sans réfléchir :

— On m'appelait « Gorô le gentil ».

Elle pouffe de rire. Je lui demande :

— Ta belle-mère était-elle méchante envers toi ?

— Non. Au contraire, c'était une femme aimable. Mon père l'a épousée en croyant que je m'entendrais bien avec elle. Malgré tout, j'étais malheureuse à côté de mon demi-frère et de mes demi-sœurs. J'ai même commencé à les tourmenter lorsque mes parents s'absentaient.

Sayoko s'arrête un moment. Je me rappelle une scène où je regardais en silence toute la famille qui choyait Aï. Pour mon père, la patience et l'obéissance étaient les plus hautes vertus. Je le croyais.

Je demande à Sayoko :

— Ta grand-mère maternelle t'a prise en charge. Comment ça ?

— Je m'attachais beaucoup à elle. J'ai supplié mon père de me laisser vivre chez elle.

— Et ton père et ta grand-mère ont accepté ?

— Oui. Elle s'est occupée de moi avec tant d'amour. J'étais très heureuse chez elle.

Sayoko se met à parler de l'importance de l'amour sans réserve. La psychologie ne m'intéresse pas. Surtout, je déteste entendre le mot « amour ». Je ne fais plus attention à ses paroles et tente de penser à mon mariage. Ma fiancée est sobre en paroles, très différente de cette lycéenne.

Sayoko termine son bol de nouilles instantanées alors que je n'ai mangé que la moitié du mien. Je reste silencieux. Brusquement, elle me questionne :

— As-tu jamais aimé une femme ?

— Pardon ?

Je dépose mes baguettes sur la table. Je n'ai plus faim. Je consulte ma montre :

— Il faut que je m'en aille.

— Où ?

— À mon travail, bien sûr ! Je ne suis pas employé comme toi. En tant que futur président, j'ai beaucoup de choses à faire. Bonne chance pour tes examens.

Elle se lève :

— Attends ! J'ai un cadeau pour toi.

Je frémis : « Un cadeau ? Est-elle au courant de mon mariage ? » Elle sort de l'*oshiire*^[21] une petite enveloppe brune. Elle me la tend :

— Voilà, Gorô.

— À quelle occasion ?

— C'est pour fêter le premier anniversaire de notre rencontre !

Déconcerté, je fixe le paquet sans le toucher.

— Tu peux l'ouvrir maintenant, dit-elle.

Je ne sais quoi dire. En hésitant, je déchire le papier. C'est une cravate en tissu bleu foncé. Une cravate bon marché. Il y a au bas un motif à fleur de *suisen* imprimé, un peu enfantin. Je l'accepte par politesse.

— C'est joli. Merci.

— Le motif est trop mignon pour ton âge. Tu ne la porteras probablement jamais, mais je serai contente si tu la gardes en souvenir de moi.

Je mets la cravate dans la poche intérieure de ma veste. Le silence se fait de nouveau. Sayoko murmure :

— Comme moi, tu as été un enfant blessé.

Je suis interloqué :

— Un enfant blessé ?

Elle hoche la tête :

— Qui n'a pas eu la chance de bien développer son amour de soi. Mais ce n'est pas ta faute.

Elle parle calmement, mais je m'énerve. Je répète :

— Il faut que je parte.

Elle m'accompagne à l'entrée. Alors que je me chausse, elle me propose :

— Quand j'aurai terminé mes examens, nous irons faire une promenade.

Je lève les yeux. Son sourire doux est toujours là.

18 *Sentô* : bain public.

19 *Tsukemono* : légumes salés pour accompagner le riz.

20 *Niku-jaga* : plat préparé avec viande, pommes de terre, oignons dans une sauce de soja sucrée.

21 *Oshiire* : placard à literie et à vêtements encastré dans le mur.

J'émerge d'un sommeil lourd.

La pendule indique un peu passé cinq heures de l'après-midi. L'heure où nos bureaux ferment pour les clients. Il me semble que personne ne m'a téléphoné, comme si je n'existais pas. Ma belle-mère a-t-elle déjà annoncé sa décision aux cadres ? Non, ce ne serait pas possible sans ma présence comme président d'honneur.

Il fait sombre. Les journées raccourcissent encore.

Je sors ramasser le journal d'aujourd'hui et le courrier dans la boîte aux lettres. Debout sur le perron, j'observe le jardin. Le chat errant noir le traverse. « Encore ! Va-t'en ! » Je le menace en levant mon bras. Il se sauve.

Il y a passablement de courrier. Entre autres, je trouve une dizaine de cartes-réponses envoyées par mes anciens camarades de l'école T. Tout le monde a accepté mon invitation pour la réunion qui se tiendra en janvier, dans un mois. Chacun a écrit des mots de remerciement.

Je me fige quand je lis un post-scriptum mentionnant les noms Mitsuo K. et Mitsuko T., que je refuse d'inviter. La note m'informe que Mitsuo a sa propre revue d'informations, en plus d'être écrivain, et que Mitsuko tient une librairie spécialisée en philosophie, reconnue parmi les universitaires.

Je ne supporte plus d'être seul ici, je décide de sortir.

Sans savoir où aller, j'enfile un blouson par-dessus la chemise blanche que je porte depuis ce matin. Je me regarde dans le miroir. Ma barbe devient apparente, mais je n'ai pas la patience de me raser. En mettant mon chapeau de feutre gris, je sors de la maison.

Assis dans la voiture, je me demande où aller. La destination m'importe peu : je veux tuer le temps dans un endroit où je ne connais personne. Le nom de Kanazawa me traverse l'esprit. C'est la ville que j'avais visitée avec Sayoko au début de notre relation. J'hésite un moment, mais je vais finalement dans cette direction.

Nous étions allés à Kanazawa en passant par Takayama. Il nous avait fallu six heures environ à cause des chemins montagneux. Mais cette fois-ci, je passerai par Maïbara. La distance est plus longue, mais c'est plus rapide grâce aux autoroutes.

Je me répète en conduisant : « Quelle vie... »

Ma carrière a été complètement gâchée, ma famille aussi. Je suis encore au début de la cinquantaine. Quel cauchemar ! Je ne veux plus penser à ma femme ni à mes maîtresses, qui m'ont toutes laissé tomber brutalement, comme si elles s'étaient donné le mot. Le pire, c'est ma fille qui va se marier avec un homme que je n'ai pas choisi !

Je songe à Sayoko. J'étais allé chez elle en comptant lui avouer mon mariage du lendemain, mais je suis parti sans l'avoir fait. C'est la dernière fois que je l'ai vue.

Après le mariage, je me suis installé avec ma femme dans un appartement du centre-ville de Nagoya, loin du quartier où Sayoko habitait. Je ne lui ai pas donné mes nouvelles cordonnées. Si elle avait voulu prendre contact avec moi, elle aurait pu le faire à mon bureau, mais elle ne l'a pas fait.

Je m'engage sur l'autoroute Meishin. À ce moment apparaît dans mon esprit une scène lors de notre voyage à Kanazawa.

Assise à côté de moi, Sayoko contemple les paysages. Je vante ma nouvelle voiture allemande. Elle tourne la tête vers moi :

— Gorô, es-tu un play-boy ?

Son ton est taquin. Je ris :

— Moi ? Un play-boy ?

— J'ai l'impression que tu changes d'amante comme de chemise.

— Comment ça ?

— Pour m'inviter à sortir, tu as tenté de me séduire avec de belles paroles et de beaux gestes de gentilhomme.

— Mais cela plaît à toutes les femmes !

— Pas à moi.

— Non ? Pourquoi alors as-tu accepté mon invitation ?

— J'étais curieuse de connaître un homme comme toi, qui doit faire un tel effort pour attirer l'attention. Je me demandais pourquoi tu ne te comportais pas naturellement.

— Mais, comme ça, je suis naturel !

— Ah bon ? Changer d'amante sans cesse ne te déprime pas, comme si tout était temporaire ?

— Tout est temporaire, mademoiselle ! Il n'y a rien qui dure éternellement.

— Tu ne crois pas en un vrai amour ?

— Un vrai amour ? C'est trop ambigu. Non, je n'y crois pas. D'ailleurs, il y a plein de filles belles et charmantes. Il faut que j'en profite. De même pour toi. Il y a plein de beaux hommes, profite-en !

— Les êtres humains ne sont pas des vêtements. Je te parle sérieusement. Serais-tu capable d'aimer vraiment une femme ?

— Drôle de question à ton âge ! Écoute, Sayoko. La vie est courte, j'aimerais rencontrer le plus de célibataires jeunes. C'est mieux d'être libre que d'être coincé avec une seule.

— Tu es pitoyable ! Tu pleureras un jour si tu penses comme ça.

— Moi, pleurer ? Impossible !

Sayoko était différente de celles que j'avais rencontrées. Lorsque je lui ai dit que toutes les filles rêvent de se marier avec un prince charmant, elle m'a répondu :

— Une vie de Cendrillon, ce n'est pas mon rêve. J'adore apprendre en général. J'aime les défis : je veux exploiter mes propres possibilités. Je suis pauvre, mais je n'en ai pas honte. Je suis fière d'être occupée par mes études et mon travail.

Il m'était impossible d'imaginer sa vie. Je ne comprenais pas sa mentalité – pauvre mais fière de ses études et même de son emploi minable. Je croyais qu'elle faisait la brave. Pour moi, la pauvreté, c'est la honte.

C'est après ce voyage à Kanazawa que j'ai décidé de lui révéler qui j'étais. J'avais hâte de voir sa réaction. Elle se montrerait respectueuse et admirative envers moi.

— Sayoko, je suis de la famille du *sakaya* Kida. J'hériterai de la société et serai son prochain président.

— Ce n'est pas vrai...

Elle était stupéfaite, comme je m'y attendais. Cela me réjouissait. Pourtant, c'est à ce moment-là qu'elle m'a taquiné :

— Hein ? Tu n'as pas le choix de ton avenir ? En plus, tu n'es pas le genre à être président. Ce sera pénible pour toi, mon pauvre Gorô !

Cette remarque m'a ébranlé et même insulté. Alors que je cherchais des mots pour lui répondre, elle a ajouté d'un ton consolant :

— Ah, je comprends pourquoi tu n'en as pas parlé plus tôt ! Tu étais gêné de ta situation familiale, n'est-ce pas ?

Elle avait vraiment l'air d'avoir pitié de moi, ce qui me vexait

encore plus.

Sayoko aimait parler de science, de littérature, d'histoire. Elle décrivait avec excitation un fait scientifique qu'elle venait d'apprendre. Cela m'étonnait. Je n'avais jamais connu une telle fille.

Je n'ai pas aimé mes études de commerce. Mes parents ne m'avaient fait aucune suggestion, ni sur l'école ni sur la faculté. J'ai choisi ce domaine en croyant leur plaire. De toute façon, rien ne m'intéressait, et j'étudiais seulement pour obtenir un diplôme en rapport avec mes futures fonctions.

Une fois, Sayoko m'a demandé :

— Quelle est ta passion ?

— Passion ?

— Oui. À part séduire des femmes.

Elle se moquait carrément de moi. J'ai répondu :

— Rien.

— Rien ? Tu m'as dit que tu joues au golf très souvent. Ce sport n'est pas ta passion ?

— Ce n'est qu'une partie de mon travail, comme d'aller au bar avec nos clients.

— Ça s'explique ! Tu n'es pas fait pour être un homme d'affaires ! Je pense que tu es plutôt artiste, peut-être musicien ou poète.

Son commentaire m'a fait plaisir. J'ai raconté avec fierté :

— Je jouais du piano quand j'étais jeune. À chaque concours, je gagnais une médaille, sans exception. J'ai même écrit des chansons. Mes parents pensaient que je deviendrais musicien.

— Magnifique ! J'aimerais bien t'écouter au piano.

— Je n'y touche plus depuis l'âge de quinze ans.

— C'est dommage ! Tu serais plus charmant en jouant du piano qu'en te vantant de la richesse de ta famille.

— Et toi, que feras-tu après le lycée ? Continueras-tu à travailler dans le même magasin de légumes ?

— Non, j'envisage d'étudier la psychologie à l'université.

Je reviens à moi. Maintenant, j'entre dans la ville de Maïbara. Ici, c'est un embranchement de trois autoroutes et de trois lignes de train : vers l'ouest, l'est et le nord. J'approche de l'échangeur M. En bifurquant vers Kanazawa au nord, j'ai un sentiment lourd : je suis maintenant au premier embranchement de ma vie, et je ne sais pas où

aller. Une angoisse inconnue me saisit.

À la tombée de la nuit, il commence à neiger.

J'arrive à Kanazawa.

La ville est couverte de neige. Il est presque huit heures du soir. Je prends une chambre dans un hôtel d'affaires banal, situé tout près de la gare principale de Kanazawa. Je laisse ma voiture au garage et ressors me promener dans le quartier.

Il fait beaucoup plus froid que je ne prévoyais. Debout sur le trottoir, j'observe les passants. La tête baissée, ils marchent d'un pas pressé. Personne ne me connaît, personne ne m'appelle « *Shachô* ! », personne ne fait attention à moi. Je me sens comme un orphelin soudainement jeté à la rue.

Je suis tout le temps entouré de nombreuses personnes. Les partys me plaisent. Je ne rencontre personne de façon désintéressée. Je me vante de fréquenter des célébrités en montrant leurs photos avec moi. Tout le monde m'envie : « *Shachô*, vous connaissez tous ces gens ? C'est impressionnant ! »

Maintenant, déprimé, je me demande : « Mais qui est fier de me connaître ? » Personne. Ni ma famille, ni les employés, ni les clients, ni les personnalités sur mes photos, ni mes ex-maîtresses.

J'ai faim. Je n'ai pas eu mes repas habituels depuis deux jours. J'entre dans un *izakaya*. L'heure du dîner est déjà passée, il y a peu de gens. Installé à une table du fond, je commande une soupe de *miso*, un bol de riz, un *sanma*^[22] grillé et du tofu. Enfin, mes mets préférés ! Soulagé, j'entame aussitôt la soupe chaude.

Après le repas, rassasié, je me retrouve dans le froid. Il neige. Je n'ai pas envie de retourner tout de suite à mon hôtel insipide. En marchant, j'aperçois une rue commerçante à arcades. J'y entre en pensant boire dans un bar.

C'est tranquille. La plupart des magasins sont fermés. Au bout de quelques pas, je remarque une salle de cinéma. Je m'arrête. Une affiche montre une grande photo de Yuri K., souriant à un petit garçon au-dessous du titre de son dernier film : *Ne me quitte jamais, maman* ! Confus, je me demande : « Ai-je aimé cette actrice ? »

Des gens entrent dans le cinéma. Malgré moi, je me dirige vers le guichet. La prochaine projection est dans dix minutes. J'hésite un moment, puis j'achète un billet.

La salle est assez remplie, surtout par des femmes. À l'écran

défilent les bandes-annonces d'autres films. Je prends un siège au dernier rang et attends, mal à aise.

Cela fait des années que je ne suis pas allé au cinéma. J'y ai été à quelques reprises avec ma femme pendant nos fiançailles, seulement pour lui plaire. Chaque fois, l'histoire était trop sentimentale, et je m'ennuyais. Après notre mariage, j'ai cessé de l'accompagner.

Le film commence. Un enfant apparaît sur l'écran. C'est un garçon de deux ou trois ans. Il court dans un pré de fleurs jaunes. La lumière du soleil inonde le champ. On entend une voix féminine :

— Attends-moi, mon chéri !

C'est celle de Yuri. Bientôt elle se montre, vêtue d'une robe de printemps beige. Ses cheveux longs et noirs flottent dans le vent. L'enfant court encore plus vite en poussant des cris joyeux. Il trébuche et tombe. Il pleure :

— Maman !

Yuri le prend dans ses bras et se met à marcher vers l'horizon.

Lentement, la caméra s'en détourne et montre de nouveau la vaste prairie fleurie, ensuite le ciel bleu avec les noms des acteurs et actrices, d'abord celui de Yuri K. Là se fait entendre une chanson familière.

« Dans le champ de *suisen*, tu dances en me berçant.

Dans tes bras tendres, je regarde ton sourire doux.

Ton visage est comme un soleil.

Ne me quitte jamais, maman ! »

C'est la chanson que j'ai entendue à la réception des productions H. et chez le politicien. Je me moquais de ces paroles trop naïves. Cette fois-ci, je l'écoute avec des sentiments mêlés. Je songe à ma mère.

Sur l'écran, on voit maintenant l'intérieur d'un hôpital. Un petit garçon et un homme sont assis sur un banc dans le corridor. Des infirmières et des médecins passent devant eux. L'enfant demande :

— Papa, pourquoi *mama*^[23] dort si longtemps ? Elle ne se réveille pas ?

Le père lui répond avec un faible sourire :

— Si, elle se réveillera bientôt. Ne t'inquiète pas, Ken.

Il sort de son sac une feuille de papier et un crayon qu'il lui donne :

— Dessine un chat. Tu adores les chats, n'est-ce pas ?

L'enfant réplique :

— Moi, je veux dessiner *mama*. C'est *mama* que j'aime plus.

— Bien sûr, Ken.

L'homme dépose le papier sur la table basse et son fils trace maladroitement un cercle. Un silence se fait.

La porte devant eux s'ouvre et un médecin apparaît, suivi d'une infirmière. Le père se lève, l'air nerveux, alors que Ken continue à crayonner. L'expression du médecin est sombre. Le père l'écoute, la tête baissée. Ken leur montre son dessin :

— C'est *mama*. Elle est réveillée !

Embarrassés, les deux hommes regardent l'image : le visage d'une femme aux yeux grand ouverts. L'infirmière se penche vers l'enfant et lui dit doucement :

— Ken, c'est excellent ! Ta mère sera contente.

Le garçon sourit. Je scrute son regard innocent. Une douleur me monte au cœur. Moi non plus, je ne savais pas à cette époque ce qui se passait autour de moi. « Maman est morte. » Qu'est-ce que cela signifie pour un enfant de trois ans à peine ? Je ne me souviens plus comment mon père m'avait expliqué cette tragédie. Ce qui est sûr dans ma mémoire, c'est que je n'ai pas pleuré.

Sur l'écran, Ken joue seul dans le salon d'une grande maison traditionnelle. Dans une pièce à côté, son père discute avec une femme d'âge mûr portant un kimono. Celle-ci chuchote à l'homme :

— Il faut arrêter de dire des bêtises à ton fils. Tu ne l'as même pas amené aux funérailles.

— Mère, il est encore trop petit. Je ne veux pas qu'il soit traumatisé par la vérité. J'ai décidé de lui expliquer plus tard.

— Moi, je ne peux pas mentir comme toi.

— Je n'en ai pas pour longtemps. J'ai rencontré quelqu'un que j'envisage d'épouser.

Elle semble mécontente :

— Tu es déjà prêt à te remarier ? Comment ça ?

— Ne me regarde pas ainsi. Je n'ai pas trompé ma femme quand elle était malade. Je suis en bonne santé, il vaut mieux que je me remarie. Surtout pour mon fils. Il a besoin d'une maman.

Ils continuent de discuter.

Moi aussi, j'ai été confié à ma grand-mère paternelle pendant un an. Elle était stricte. « Lave-toi les mains. Range tes jouets, ne salis pas tes vêtements... » Lorsque je pleurais, elle me grondait en répétant : « Arrête, Gorô ! Tu es un garçon, sois fort. »

La scène change. L'enfant joue dans le jardin de sa grand-mère. Le père revient, cette fois-ci avec une jeune femme. « Ah, c'est Yuri ! » Ken demande à son père :

— C'est qui, cette dame ?

— C'est ta nouvelle maman.

— Non. *Mama* dort. Je l'attends toujours.

— Je sais. Tu peux l'appeler *Okâsan*, d'accord ?

Okâsan s'approche de Ken qui se cache derrière son père. Mon cœur se serre. Je veux savoir comment il acceptera finalement sa nouvelle mère.

Je tente de me rappeler le moment où mon père m'a présenté ma belle-mère. Âgé de quatre ans, je devais être plus conscient que le garçon du film. Néanmoins, je ne revois pas clairement son image d'alors, seulement ses habits de ville.

Sur l'écran apparaît un vaste champ. Ken et *Okâsan* se promènent. Il indique une fleur ou un insecte, et elle lui apprend son nom. Les oiseaux s'envolent. Ils continuent à marcher, main dans la main. L'enfant se fatigue, *Okâsan* le prend sur son dos. Elle marche en fredonnant une chanson. Bientôt, le petit s'endort, la tête posée sur son épaule.

J'observe le visage du garçon comme si c'était le mien, et celui de la femme comme si c'était ma vraie mère. L'actrice Yuri K. n'est plus importante pour moi.

Les deux rentrent à la maison. L'enfant toujours sur son dos. Il se réveille : « *Okâsan*, j'ai faim. » Elle sourit : « Moi aussi. »

Assis à table, Ken s'amuse avec des animaux en plastique. Il regarde le dos d'*Okâsan* qui découpe une carotte. Il n'y a plus de musique ni de paroles. On entend seulement des bruits d'ustensiles et les murmures du garçon. Il joue avec deux kangourous : l'un porte dans sa poche ventrale un bébé. La femme se tourne vers le garçon sans rien dire mais avec un sourire léger sur les lèvres.

Je pense à l'époque où j'habitais avec ma grand-mère. Une dame était payée pour préparer nos repas. Elle arrivait chez nous et repartait à heures fixes. Je ne me rappelle plus si sa cuisine était bonne ou non. La situation était pareille après le remariage de mon père.

Maintenant, le garçon et sa belle-mère sont dans l'*ofuro*^[24]. *Okâsan* nettoie doucement le corps de Ken et le sien avec du savon. Après s'être rincés avec la rallonge de douche, ils se trempent dans l'eau chaude profonde. Installée sur le banc intérieur, *Okâsan* tient son fils sur ses genoux.

— *Mama* dort encore ?

— Non, mon chéri. Elle ne dort plus.

— Elle est réveillée maintenant !

— Non, elle est décédée.

— Décédée ? C'est quoi ?

— Elle est partie pour un autre monde.

— Un autre monde ? Où ça ?

— C'est très loin. Trop loin pour le visiter.

— *Mama* ne reviendra plus ici ?

— Non, mais elle pense toujours à toi.

— Comme toi ?

— Oui, comme moi, comme ton papa.

— Ne me quitte jamais.

— Non, je ne te quitterai jamais.

La femme serre fort le garçon contre sa poitrine. La joue appuyée contre sa peau douce, Ken se tient immobile. Son visage remplit l'écran. Son expression me semble si naturelle que j'oublie qu'il s'agit d'un film. Ma vue se brouille. J'ai les larmes aux yeux. Je murmure : « Maman... »

Dès le générique, je cours aux toilettes du cinéma.

Dans le miroir, je me trouve fatigué, déprimé, triste. La barbe est apparente. En me lavant le visage, j'entends la voix de Sayoko : « Tu es un enfant blessé. » Soudain, j'ai envie de pleurer.

22 *Sanma* : poisson similaire à la sardine. Scombrésocidé.

23 *Mama* : maman. De l'anglais *mama*, *mamma*.

24 *Ofuro* ou *furo* : baignoire japonaise profonde. On se lave à l'extérieur avant de se plonger dans l'eau chaude.

Après avoir passé la nuit à Kanazawa, je retourne directement à Nagoya. Quand je rentre chez moi, il est presque trois heures de l'après-midi.

Personne ne m'accueille à l'entrée. Le silence me pèse. Ma maison est spacieuse et moderne. C'est ici que mes enfants ont grandi. Et après plus de vingt années de vie familiale, je suis seul ici. Je soupire en ôtant mes chaussures.

C'était un long trajet en voiture. Épuisé, je me repose au salon.

Étendu sur le canapé, je regarde le mur où il y a les photos luxueusement encadrées : moi avec un politicien populaire, un écrivain à succès, une vedette de cinéma, un ambassadeur étranger. Je murmure : « Ridicule... »

Lentement, je me lève et me dirige vers les photos. J'arrache les cadres du mur l'un après l'autre. Puis je les mets tous dans un sac poubelle noir. Le mur tout nu me paraît maintenant très bizarre. Je me demande : « Que faire de ce sac ? » Je reste immobile quelques instants. Finalement, je l'emporte au débarras, situé au coin de l'arrière-cour. Je le jette au fond.

Au moment où je ressors du débarras, j'ai l'impression d'entendre un miaulement. J'observe autour de moi, mais ne vois pas de chat. Et, après, j'entends clairement : « Miaou ! Miaou ! » Je suis tenté de voir cette bête, que j'évite normalement.

Je trouve le chat noir derrière le débarras. Il est coincé par un fil métallique. C'est celui qui rôdait autour de la maison. Dès qu'il m'aperçoit, il se remet à miauler encore plus fort. Couché, il respire lourdement. Je l'examine de près. Il y a du sang sur son poil. Il est blessé à la patte avant droite. Son regard me trouble. Je retourne dans le débarras et reviens avec une pince et une paire de gants épais de jardinage.

Le chat halète les yeux à moitié fermés. J'ai peur de sa réaction. Inquiet, je coupe le fil métallique. Épuisé, le chat ne bouge pas. Une fois sa patte dégagée, je pense : « Que vais-je faire de cet animal ? » Je pourrais appeler le service de santé publique. Ce serait plus simple pour moi. Néanmoins, j'hésite : il serait tué si personne ne voulait l'adopter.

Sans encore décider quoi faire de lui, je retourne dans la maison. Je cherche une boîte de carton et une vieille serviette et reviens

devant le chat. Précautionneusement, je le dépose dans la boîte. À ce moment, je me rappelle la clinique vétérinaire qui vient d'ouvrir à côté de mon *izakaya* favori. Si je paie les frais médicaux, la clinique pourra le garder jusqu'à ce qu'il soit adopté. Je n'avais jamais imaginé avoir affaire à un vétérinaire.

J'emporte le chat dans le salon. Assis sur le canapé, je prends une cigarette. Je pense au vétérinaire qui buvait seul à l'*izakaya* l'autre jour. Son visage m'avait donné une impression de solitude. Ce soir-là, j'étais furieux des paroles de ma belle-mère. Je ne connais pas son nom ni ne me rappelle celui de sa clinique. Il n'y a qu'à y aller sans rendez-vous.

En fumant, je fixe le mur du salon tout nu.

Je touche mes joues rugueuses. Je n'ai pas envie de me raser ni même de me voir dans le miroir. Un instant, je jette un coup d'œil vers le chat dans la boîte. Il ouvre les yeux. Nos regards se croisent.

Je vais à la clinique vétérinaire. Je porte mes lunettes de soleil.

La jeune réceptionniste s'étonne en écoutant mes explications. Elle s'assure :

— C'est donc un chat abandonné.

J'acquiesce. Elle caresse la tête de la bête, tranquille dans la boîte de carton. Elle répète : « Le pauvre... » Puis elle m'interroge d'un air inquiet :

— Avez-vous l'intention de le garder ?

Je réponds malgré moi :

— Oui.

Elle s'exclame avec un large sourire :

— C'est généreux à vous, monsieur !

Je ne comprends pas pourquoi j'ai dit oui. Moi qui n'aime pas les animaux, comment pourrais-je m'en occuper ? La réceptionniste est déjà en train de remplir un formulaire.

— On a besoin d'un nom pour lui. Avez-vous une idée, monsieur ?

« Un nom de chat ? » Sa question me prend par surprise. Embarrassé, je lui demande :

— Je n'y ai pas pensé. Avez-vous une suggestion ?

— C'est un mâle. Vous pouvez choisir quelque chose comme Sora, Maru, Reo, Tama.

Je ne sais quoi dire. Le mot *sora*^[25] me plaît, mais j'hésite. Ce mot me rappelle une scène du film de la veille : un ciel bleu, un soleil brillant, un champ de fleurs jaunes. La réceptionniste attend ma réponse. Je réponds spontanément :

— Bon, je l'appelle Suisen !

Elle me regarde, l'air surpris :

— Suisen ? ! Vous voulez dire la fleur ?

— Oui. C'est un joli nom, n'est-ce pas ?

Elle sourit :

— Pourquoi pas ? C'est un garçon adorable. Alors, quels caractères préférez-vous ? *Kanji*^[26], *katakana*^[27] ou *hiragana*^[28] ?

— Je ne sais pas.

Elle me propose :

— Peut-être *katakana*, dont la forme simple est plutôt masculine.

J'accepte et elle inscrit le nom sur le premier formulaire. Elle me jette un regard espiègle :

— Ce mot me fait penser au bel homme de la mythologie grecque.

Ses paroles me déconcertent. Elle sourit :

— Vous connaissez l'histoire de Narcisse ? Amoureux de son reflet dans l'eau, il y est tombé et s'est noyé.

Je ne réagis pas. Elle me tend un deuxième formulaire à remplir. Alors que j'écris mon nom et mes coordonnées, elle parle à « mon chat » :

— Ah, Suisen ! Tu es beau ! Tu es charmant ! Tout le monde t'admire, car tu es spécial !

Ma main s'arrête. Elle continue :

— Tu as de la chance. Sois sage avec ton nouveau maître !

Je lui rends le formulaire rempli qu'elle vérifie machinalement.

— Alors, monsieur Kida, attendez votre tour là-bas.

Il me semble qu'elle ne sait pas qui je suis. Cela me soulage. Je m'installe près de la fenêtre.

Une vieille dame entre avec un chien, et la réceptionniste la salue comme si elle s'attendait à sa visite. La dame a un accent différent d'ici. Bien qu'il y ait plusieurs chaises libres, elle s'assied à côté de moi. Son chien reste sage. Elle me pose amicalement des questions sur « mon chat ». Je répète ce que j'ai expliqué à la réceptionniste. Elle me chuchote :

— Vous savez, cette clinique vient d'ouvrir. C'est ma deuxième visite et je trouve le vétérinaire excellent.

— Ah oui ?

— C'est un homme dans la cinquantaine. Il est originaire de Yokohama, comme moi. À son âge, ce n'est pas facile de recommencer sa vie dans un endroit inconnu. J'admire son courage.

— Il doit quand même avoir une famille.

— Il est veuf, et ses enfants vivent à l'étranger.

La dame poursuit. Je l'écoute distraitement. Ayant perdu sa femme, cet homme de mon âge repart à zéro. Moi qui viens d'être abandonné par ma femme et mes enfants, en plus de perdre mon poste

de président, comment refaire ma vie ? Je fixe le chat endormi dans la boîte de carton.

La réceptionniste m'appelle :

— Monsieur Kida, c'est le tour de Suisen. Entrez, s'il vous plaît !

La dame s'exclame :

— Suisen ? Quel nom curieux pour un animal !

25 *Sora* : ciel.

26 *Kanji* : idéogrammes chinois.

27 *Katakana* : écriture syllabique japonaise utilisée principalement pour les mots d'origine étrangère.

28 *Hiragana* : écriture syllabique japonaise.

Je ressors de la clinique sans « mon chat ». Il est presque cinq heures. Je pense aller faire des courses.

Le vétérinaire m'a dit que la clinique le garderait pour cette nuit et que je pourrais revenir le chercher demain avant-midi. La blessure en soi n'est pas sérieuse. Néanmoins, vu qu'il s'agit d'un chat errant, il faut le laver, l'examiner pour toutes sortes de maladies et de bactéries, et le vacciner. Le vétérinaire a trouvé qu'il était globalement bien portant.

En me dirigeant vers ma voiture, je songe aux paroles du vétérinaire : « Ce chat vous doit beaucoup. Je vous suis reconnaissant pour lui. Merci beaucoup, monsieur Kida. » Il s'est même incliné devant moi. Déconcerté par ce geste, je regardais ses cheveux prématurément gris.

En montant dans ma voiture, je pense au magasin de légumes où Sayoko travaillait autrefois. « Il existe encore ? » Je conduis dans cette direction.

Après quinze minutes, j'arrive à l'endroit où j'évitais de passer depuis mon mariage. À ma grande surprise, c'est maintenant une jolie supérette moderne. J'imagine que le propriétaire a changé. J'entre.

Il y a beaucoup de clients. L'intérieur est propre. Je fais un tour en observant les produits bien arrangés. Les légumes et les fruits sont très frais. Je prends un panier et y mets des œufs, des épinards, des poissons, des tofus, du poulet. Et finalement quelques boîtes de nourriture pour chats.

Avec ma barbe de quelques jours, des lunettes de soleil, un vieux blouson, personne ne me reconnaît. En payant, je demande à la jeune caissière :

— Je fréquentais ce magasin il y a longtemps. Le patron a-t-il changé ?

— Non. C'est toujours le même propriétaire.

— C'est alors lui qui l'a transformé en supérette.

— Oui, monsieur.

Je me tais. À cette époque, je me moquais de sa boutique minable, et Sayoko défendait son patron : « Il travaille fort, il nous paie toujours ponctuellement. C'est un homme honnête et humble que je

respecte beaucoup. »

— J'aimerais le voir, dis-je.

La caissière me répond :

— Il est sorti en ce moment. Si vous voulez le voir...

— Non, ce n'est pas la peine. En fait, une connaissance à moi travaillait dans ce magasin et je pensais qu'il avait peut-être de ses nouvelles.

— Comment s'appelait cette personne ?

— Sayoko M.

Elle réagit aussitôt :

— Sayoko M. ! Ici, tout le monde connaît ce nom !

— Comment ça ?

— Le patron en parle très souvent. Elle est un modèle pour nous.

Cette réponse est inattendue. J'interroge :

— Un modèle ? Pourquoi ?

— Vous savez, ici tous les jeunes employés sont des lycéens du soir. En travaillant, madame M. a terminé ses études non seulement au lycée mais aussi à l'université. Elle a même obtenu un doctorat !

Je suis ahuri : « Sayoko a fait des études si poussées ? »

— Un doctorat en quoi ?

— En psychologie.

Je reste bouche bée. La fille ajoute :

— Naturellement, madame M. est maintenant psychologue. En plus, elle écrit des livres !

— Des livres ?

— Oui, elle est spécialiste des problèmes de comportement des adultes. J'ai lu tout ce qu'elle a publié. Celui que j'aime le plus est *L'enfant blessé et l'adulte raté*.

La fille range diligemment mes achats dans des sacs en plastique. Hésitant, je lui pose une autre question :

— A-t-elle son propre bureau ?

— Oui, monsieur. Il se trouve dans l'immeuble E. en face de la gare de Nagoya.

Je sors de la supérette avec deux sacs lourds. Le ciel est embrasé.

Dans ma voiture, je demeure assis longtemps. Je ne sais pas où

aller maintenant. Un moment, je revois une scène du film d'hier soir – le petit garçon blotti contre le sein de sa nouvelle mère. Ma bouche murmure : « ... Dans tes bras chauds, je regarde ton sourire doux... » Des larmes brouillent ma vue.

Je lève les yeux vers le ciel rougeoyant. « C'est beau ! » Lentement, je me redresse. Je décide d'aller chez ma belle-mère reprendre la cravate que Sayoko m'a offerte. Enfin, je démarre la voiture.

Glossaire

Aïsaïka : bon mari. Littéralement : homme qui aime sa femme.

Hiragana : écriture syllabique japonaise.

Izakaya : bistro japonais, où on sert de l'alcool et des plats simples.

Kanji : idéogrammes chinois.

Katakana : écriture syllabique japonaise utilisée principalement pour les mots d'origine étrangère.

Kokugo : langue nationale.

Kyôju : professeur au sommet de la hiérarchie dans un département universitaire.

Love-hotel : hôtel où on peut réserver une chambre à l'heure ou à la nuitée pour avoir des relations intimes.

Mama : maman. De l'anglais *mama*, *mamma*.

Miaï : rencontre arrangée en vue d'un mariage.

Miso : pâte de soja fermenté.

Niku-jaga : plat préparé avec viande, pommes de terre, oignons dans une sauce de soja sucrée.

Nori : feuille d'algue séchée.

Ofuro ou *furo* : baignoire japonaise profonde. On se lave à l'extérieur avant de se plonger dans l'eau chaude.

Okâsan : maman, mère.

Oshiire : placard à literie et à vêtements encastré dans le mur.

Sakaya : magasin ou marchand de spiritueux.

Sanma : poisson similaire à la sardine. Scombrésocidé.

Sensei : terme de politesse qu'on utilise pour une personne qu'on respecte comme un maître, un savant.

Sentô : bain public.

Shachô : président d'une société.

Shachô-san : monsieur ou madame le président (d'une société).

Shinkansen : TGV japonais.

Suisen : narcisse.

Sora : ciel.

Tsukemono : légumes salés pour accompagner le riz.

Umeboshi : prune confite dans du sel avec des feuilles de perilla.

Yattokame : il y a longtemps que je ne vous ai pas vu. Dialecte de la préfecture d'Aïchi.

Yosomono : étranger. *Yoso* : ailleurs ; *mono* : personne.